This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Zah. IV A. 3

LA

NAVIGATION

DU COMPAIGNON

A LA BOUTEILLE

TIRÉ A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

96 sur papier de Hollande,
et 4 sur papier de Chine,
plus 2 sur peau vélin.

N° 83.

Genève. — Imprimerie Pfeffer et Puky.

LA

NAVIGATION

DU COMPAIGNON

A LA BOUTEILLE

SUIVIE DE MAISTRE HAMBRELIN

Réimpression textuelle, faite sur l'édition de Paris, Cl. Micard, 1576; augmentée d'une Introduction et de notes

PAR **PHILOMNESTE** JUNIOR

GENÈVE
CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

1867

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

INTRODUCTION

La facétie de l'école rabelaisienne que nous offrons aujourd'hui aux amateurs, a été plusieurs fois imprimée sous des titres différents. La première édition est intitulée : *Le Disciple de Pantagruel,* M.D.XXXVIII, et, au verso du titre : *Le Voyage et navigation que fist Panurge, disciple de Pantagruel, aux isles incongneues et estranges, et de plusieurs choses merveilleuses difficiles à croyre qu'il dict avoir veues, dont il faict narration en ce present volume, et plusieurs aultres joyeusetez, pour inviter les lecteurs et auditeurs à rire*, in-16, 48 ff. chiffrés. Une autre édition, sans date (vers 1540), est également un in-16, 48ff., imprimé à Paris par Denys Janot.

Ce livret a reparu sous le titre de : *Mer-*

veilleuses navigations de Panurge, à la suite du 2e livre de Rabelais, publié par Dolet, en 1542, ainsi que dans l'édition de Valence, avec la date de 1547. Le nom du héros est changé, dans une autre édition qui parut à Rouen, chez Robert et Jean Dugort frères, en 1544, en celui de : *Bringuenarille, cousin germain de Fessepinte*. Un exemplaire de ce volume très-rare, relié en maroquin par Bauzonnet, s'est adjugé à 220 fr. à la vente Nodier, en 1844 ; et à 210 fr. à celle de Baudelocque.

En 1545 et en 1547, les frères Dugort réimprimèrent l'ouvrage en question en lui donnant un titre nouveau : *La Navigation du Compaignon à la bouteille*. (Un exemplaire de l'édition de 1545, 101 fr., vente Aimé Martin ; un autre, 520 fr., vente Solar). Dix ans plus tard, en 1556, une édition nouvelle, dont le texte présente des différences assez sensibles avec celui de l'édition de Denys Janot, vit le jour à Lyon, chez B. Rigaud et J. Saugrain, sous un titre encore modifié : *Le Voyage et navigation des isles incogneues contenant choses merveilleuses et fort difficiles à croire, toutes fort joyeuses et recreatives*. En 1571, un libraire d'Orléans, Eloy Gibier,

auquel on doit des éditions en petit format, devenues rares, de plusieurs livres facétieux, rendit à l'ouvrage le titre qu'il avait dans l'édition primitive, et en fit un in-16 de 91 pages. En 1576, Cl. Micard, libraire à Paris, revint au titre de l'édition rouennaise de 1545; mais, à *la Navigation du Compaignon à la bouteille*, il joignit *le Discours des arts et sciences de maistre Hambrelin*, opuscule en vers qui ne se trouve point dans les autres éditions de la facétie qui nous occupe. Fort peu de temps après, N. Lescuyer, à Rouen, la remettait au jour en l'intitulant : *Le Voyage et navigation des Iles et terres heureuses, fortunées et incogneues, par Bringuenarille, cousin germain de Fesse-Pinte. De nouveau reveu, corrigé et augmenté par H. D. C.* (in-16, 88 pages). Plus tard, la maison Oudot de Troyes, cette officine d'où sont sortis tant de livres populaires, offrit avec empressement au public *la Navigation du Compaignon à la bouteille, avec les prouesses du merveilleux géant Bringuenarille;* un exemplaire de ce livret, devenu rare, s'est payé 40 fr. à la vente Nodier.

Indépendamment de ces diverses éditions citées avec détail au *Manuel du libraire*

(1863, t. IV, col. 1067), M. J.-Ch. Brunet, qui en a également parlé dans ses savantes *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions de Rabelais* (1852), indique une réimpression faite à Lyon, chez Pierre de Tours, 1543, in-16, et intitulée : *la Navigation de Panurge, disciple de Pantagruel, es isles incogneues et estranges*, 48 ff.

« Cette partie, ajoute le célèbre bibliographe, a été imprimée pour faire suite au *Pantagruel*, édition de P. de Tours, sous la même date ; elle peut aussi être réunie à l'édition de 1542, à laquelle l'imprimeur François Juste ne l'a pas jointe. C'est ainsi que se trouve complété l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal. Dans l'exemplaire des deux mêmes livres (édition de Juste, 1542) que possède la Bibliothèque Impériale, c'est l'édition de Denis Janot qui a été ajoutée. »

Voilà donc, de compte fait, treize éditions diverses de cette facétie rabelaisienne, sans compter celle qu'indique Du Verdier dans sa *Bibliothèque françoise* (article Bringuenarille), et qui fut publiée à Lyon, chez Olivier Arnoullet, sous le titre de : *Voyage du Compaignon de la bouteille ;* on n'en connaît pas d'exemplaire, mais on ne saurait révoquer

en doute qu'elle n'ait réellement existé. Toutes ces réimpressions attestent la vogue qui devint le partage de ce livret, qu'un éditeur de Rabelais, De L'Aulnaye, a jugé avec une sévérité excessive. Il ne faut pas lui demander les qualités qu'on exige dans un roman moderne; il faut se borner à y voir le genre de narrations qui amusaient nos ancêtres par leur extravagance.

Il est d'ailleurs facile de reconnaître dans ces inventions burlesques des idées analogues à celles qui inspirèrent ces *Grandes et inestimables Cronicques de Gargantua*, où la critique moderne reconnaît une production de Rabelais, préludant ainsi à son immortelle épopée bouffonne. Diverses similitudes d'idées et d'expressions autoriseraient l'idée que le *Compaignon à la bouteille* pourroit très-bien, lui aussi, être l'œuvre de maître François; cette opinion est adoptée par de bons juges, et notamment par un *bibliophile* fort connu, passé maître en ce qui concerne la littérature du seizième siècle. On a le droit de faire remarquer, à son appui, que Dolet, ami de Rabelais, très au fait de ce qui concernait les productions de ce puissant inventeur, n'a pas hésité à joindre le *Voyage et Navigation que*

fit Panurge au second livre du *Pantagruel*, qu'il imprima en 1542. Rabelais se serait-il amusé, avant d'écrire la suite des aventures de Panurge et de ses compagnons, à narrer les abasourdissantes rencontres du héros qu'on transforma plus tard en Bringuenarille? Question insoluble aujourd'hui et qui, en tout cas, donne au *Voyage du Compaignon à la bouteille* un intérêt réel, comme à toute autre œuvre qu'il est permis de mettre sur le compte de maître François. Ne perdons pas de vue cette *bouteille* qui joue un grand rôle dans le cinquième livre publié une vingtaine d'années après l'édition mise au jour par Dolet; n'y a-t-il pas là un indice très-digne d'attention? Quel écrivain, autre que Rabelais, aurait eu une idée de ce genre dès 1542? On pourrait supposer que, dès cette époque, Rabelais avait tracé, tout au moins, le canevas de ce cinquième livre, plus téméraire que les quatre autres, et qu'il l'avait communiqué à Dolet, mais celui-ci, craignant les persécutions dont il devait plus tard devenir la victime, préféra prudemment imprimer une composition qui n'était pas susceptible d'exciter de violentes colères.

Divers écrits plus ou moins facétieux, dé-

veloppant l'idée exprimée dans la *Narration* que nous reproduisons, ont décrit des contrées imaginaires, théâtres d'une foule de merveilles des plus extraordinaires. Un des livrets les plus rares dans ce genre est celui qui est intitulé : *Nouvelles admirables lesquelles ont envoyées les patrons de galères qui ont été transportés du vent en plusieurs pays et isles de la mer*. Cet opuscule, imprimé vers 1520, et reproduit, avec des notes curieuses, dans le 5me volume des *Variétés littéraires et historiques*, publiées par M. Ed. Fournier, décrit l'île de Coquelicaris, habitée par des géants dont les yeux sont comme des torches ; ils ont le nez long de trois pieds, la barbe verte et traînant jusqu'à terre, la queue d'un lion. Les femmes, au contraire, sont petites comme des naines ; elles ont deux queues et sont vêtues de peaux de garapots ; ces animaux sont gros comme des bœufs ; leur corps est comme celui d'un cerf ; ils ont six pieds. Les coqs sont tondus chaque mois, et leur laine sert à fabriquer des draps très-fins. Les anguilles qui se trouvent dans les eaux de cette île ont quatre cents pieds de long. Non loin de là est l'île de Tapilomagaz, où les enfants mangent leurs parents quand ils sont devenus

vieux. (Voir dans les *Annales de la Société littéraire de Nantes,* septembre 1838, d'autres détails sur cette production).

Des inventions du même genre, empruntant leur sel à la stupidité de leurs exagérations, se trouvent dans un volume curieux, publié en 1579, et dont il a paru une excellente réimpression, en 1854, dans la Bibliothèque Elzevirienne : *La Nouvelle Fabrique des excellents traits de vérité,* par Philippe d'Alcrippe. Observons aussi que, dans la collection des Légendes familières allemandes *(Hausmarchen)*, recueillies par les frères Grimm, on trouve un grand nombre de facéties qui rappellent fort celle que nous réimprimons.

Quant au nom du navigateur, dont l'écrit que nous reproduisons raconte les pérégrinations, il est déjà connu de tous les lecteurs de Pantagruel. Rabelais, liv. IV, ch. 17, a raconté l'estrange mort de Bringuenarille, avaleur de moulins à vent, « lequel mourut estranglé, mangeant ung coing de beurre frayz à la gueulle dung four chauld par l'ordonnance des medecins. » Il renouvelle cette assertion, livre IV, ch. 44.

Nous joignons à cette *Navigation* le *Dis-*

cours des Arts et Sciences d'Hambrelin, livret dont il faut dire quelques mots.

Le nom d'*Hambrelin* ou *Ambrelin* est celui d'un des *preux et vaillans cuysiniers* que mentionne Rabelais (*Pantagruel,* livre IV, ch. 40). Il dérive de l'allemand et signifie un jacquemart, une figure grossière qui sert de marteau d'horloge. Au figuré, c'est un homme sans considération.

L'opuscule que nous reproduisons se trouve joint, comme nous l'avons déjà fait remarquer, à la *Navigation du compaignon à la bouteille,* édition de Cl. Micard, Paris, 1576; mais il n'est pas dans les autres éditions, assez nombreuses de cette facétie, mises au jour durant le seizième siècle. Sauf quelques variantes et un certain nombre de vers de plus ou de moins, *Maistre Hambrelin* tient les mêmes propos que le *Varlet à louer et à tout faire* (par Christophe de Bordeaux, Parisien), opuscule dont on connaît deux éditions de la fin du seizième siècle, et dont il existe une réimpression figurée, imprimée à 40 exemplaires, en 1830, par les soins de M. Veinant. M. Anatole de Montaiglon a reproduit le *Varlet à tout faire* dans le *Recueil des anciennes*

poésies françoises des XVe et XVIe siècles (Paris, Jannet, 1855, t. I, p. 73).

Nous croyons que la coïncidence que nous signalons n'avait pas encore été remarquée.

Ce personnage, s'annonçant comme propre à tout faire et comme un vendeur d'objets de toute espèce, a plusieurs fois été offert au public sous divers traits; nous rappellerons seulement un morceau fort curieux en dialecte provençal que M. Castil-Blaze (*Molière musicien*, t. II, p. 489), a donné tout au long.

Large où flattotum de la bourgada!....
Avez la gaouta sabounada,
Me vaqui pres per vous rasan.
S'avez besoun d'una soûnada,
Vite à moun biai fôut se fisar,
La deran la, la, la, la, deran la.
Se vosta bouca ei-z-empestada,
Vous tirarai trenta chico;
Vite un jamboun per l'accouchada,
Un escudet per lon picho...
Touti me chamon,
Touti me volon,
Jouina, poulida,
Vieia passida;
— Moun agassin ei revengù,
— Moun iù malan s'ei-z-esbegù.
— Ah! ma parruca ei touta escarassada!

— Sôunas-me vite ou bèn crebe estouffada !
— Sies lon migno, lampa, despucha tè
Porta me vite, vite aqueu mot de biè... (1).

Quant au maistre Aliborum dont Hambrelin est le serviteur, il est mentionné dans Rabelais, liv. III, ch. 20, et dans la *Farce de Pathelin* (Oyez nous, maistre Aliborum), ainsi que dans la *Farce de maistre Ninin*, réimprimée dans l'*Ancien théâtre françois* (Paris, Jannet) : « Tenez, quel maistre Aliborum. » M. Bonnardot, dans son *Histoire de la gravure*, p. 23, indique une gravure sur bois de Mathieu Brunaut (sous Charles IX), représentant une scène de ménage grotesque et inti-

(1) Place au factotum de la localité. Si vous avez la face savonnée, me voici prêt à vous raser ; si vous avez besoin d'une saignée, vite il vous faut recourir à mon talent. La dera la, la, la, la, dera la. Si votre mâchoire est endolorie, je vous extirperai trente chicots. Vite un jambon pour l'accouchée, un jupon pour le petit. Tout le monde m'appelle, tout le monde me réclame, les femmes surtout, jeunes, jolies, vieilles, décrépites. Ah ! mes cors ont recommencé à me tourmenter. Ah ! mon œil est tout malade. Ah ! ma perruque est horriblement ébouriffée. Soignez-moi bien vite ou je crève, j'étouffe. Dépêche-toi, j'ai besoin de toi ; apporte-moi tout de suite quelque mot qui me soulage. Ah ! que de besogne ; auquel entendre ?

tulé : *Maistre Aliborom.* Disons enfin qu'il existe trois éditions diverses d'un opuscule en vers : *Maistre Aliborum qui de tout se mesle,* réimprimée en 1838 dans la *Collection de poésies, romans,* etc., éditée en caractères gothiques chez M. Silvestre, et en 1855, dans le premier volume du *Recueil de poésies françoises des XVe et XVIe siècles,* éditées par M. A. de Montaiglon (Paris, Jannet).

Il eût été très-facile de joindre aux « plaisantes inventions » de Bringuenarille un commentaire fort étendu ; nous avons jugé plus opportun de nous en tenir à quelques annotations succinctes tracées au courant de la plume. Nous aimons à croire que les bibliophiles verront avec plaisir cette occasion de posséder une facétie qui porte bien le cachet du genre tel qu'il était admis au seizième siècle. Ils préfèreraient sans doute et avec raison, placer dans leurs armoires un exemplaire d'une des éditions originales ; mais il ne s'en présente pas un en vente tous les vingt ans, et on le paierait aujourd'hui 500 à 600 francs, tout au moins.

LA NAVIGATION

DU COMPAIGNON

A LA BOUTEILLE

Avec le Discours des Arts et Sciences de Maistre Hambrelin

A PARIS

POUR CLAUDE MICARD, AU CLOS BRUNEAU, A LA CHAIRE

—

1576

LE COMPAGNON A LA BOUTEILLE

O bouteille toute pleine
De mystères, d'une aureille
Je t'escoute, ne diffères
Ét le mot profères,
Au vin pend mon cœur
En la tant divine liqueur.
Bacchus qui fut d'Inde vainqueur
Tient toute vérité enclose.
Vin tant divin loin de toy est forclose
Tout mensonge et toute tromperie;
En joye soit l'arche de Noé close,
Lequel de toy nous fit la temperie.
Sonne le beau mot, je t'en prie,
Qui me doisve oster de misère;
Ainsi ne se perde une goutte
De toy, soit blanche ou soit vermeille.
O bouteille pleine de tous mystères,
D'une aureille je t'escoute,
Ne diffères.

PROLOGUE A L'AUTEUR

Après que j'ai long temps différé d'escrire les grandes et admirables merveilles que j'ai veues et cogneues en plusieurs et diverses contrées et régions, tant par mer que par terre, je me suis délibéré de composer un traicté faisant mention d'icelles contenant aucune vérité, laquel je suis délibéré d'ensuivre, mais non pas de si près que luy monter sur les talons, de sorte que je luy fisse rompre les courroyes et les brides de ses pantoufles, au moyen de quoy je soye contrainct de les luy refaire avec mes esguillettes, car je n'en ay pas trop. Toutefois mon intention est de la suivre une petite gauche, sans la perdre de veue, si d'avanture je ne tomboye en une fosse en la suyvant, et que je me

rompisse une jambe, au moyen de quoy je fusse contrainct de la suivre à quatre pattes, ou avec les potences ou guynette, comme ce vray prophète Ragot (1)*; car mon intention est de ne point m'esloigner d'elle pour chose que j'escrive, comme chacun pourra voir à l'œil, s'il n'est aveugle, pour ce que je suis et veux estre son principal thrésorier, et la servir loyalement, comme il appartient à un bon et loyal serviteur, sans rien prendre ny desrober du sien furtivement ny malicieusement, au moyen de quoy elle n'aura occasion de se plaindre de moy, ny de me faire constituer prisonnier davantage. Je ne suis pas délibéré d'approcher si près d'elle que j'accroche ma robbe à la sienne, comme font les moutons aux aronces, aux espines et aux groseliers, quand ils approchent trop près des hayes, et de peur aussi que ne luy enfarine sa robbe, comme font les meusniers celles des dames de Paris, quand ils passent auprès d'elles.*

EPISTRE AU LECTEUR

Faisant mention des historiographes qui ont escrit des merveilles du monde

---

Pour ce que plusieurs historiens et cosmographes ont descrit en plusieurs livres les grandes et admirables merveilles du monde, non pas sans mensonges, comme il est advis à plusieurs, comme a fait Pline en son livre de la Naturelle Histoire; Solin, en son livre des Choses mémorables; Strabo, en son livre de la Situation du Monde; Lucien, en son livre des Vrayes Narrations; Jean de Mandeville, en son livre des Voyages, et plusieurs autres assez grands menteurs, lesquels ne veux pas nommer pour le présent, de peur qu'ils ne me taxent de pareil crime, si j'escris chose qui ne leur semble pas estre vraye; toutefois, à juger de mes escrits, sans haine et sans faveur, on cognoistra évidemment, que je suis le vray imitateur de vérité, et qu'en mes dicts y a si grosse apparence, que

il n'y a nul qui le doive ny ose impugner sans répréhension manifeste et sans estre vitupéré de tous vrays historiographes, auxquels je sousmets le jugement de ce présent livre, lequel j'ay compilé à grosse peine et labeur, de peur de cheoir en aucune erreur; car il n'y a guère affaire à mentir qui ne s'en donne bien de garde pour le jourd'huy.

Or, pour venir à la manière dont il est question, il est vray que je me délibéray un jour de voyage par la mer, pour voir, enquérir et cognoistre les grandes merveilles qui y sont de la plus grande diversité, des isles, des monts et des bestes sauvages et marines que l'on voyt en plusieurs pays et régions estranges, et pour ce faire j'ai fait esquiper un navire tout propre, sorte qu'il n'y failloit rien; car, premièrement, je l'ay fait garnir de bonne et grosse artillerie pour assaillir et pour défendre si besoin estoit; et après je le fis munir de biscuits, de vins, de lards, de bœuf sallé et de toutes choses requises en tel cas et affaires.

LES ESMERVEILLABLES NAVIGATIONS

ET GRANDS VOYAGES

DU VAILLANT BRINGUENARILLE

Comme Bringuenarille fit crier à son de trompe, afin d'amasser gens pour venir à son service.

Quand je vy que ma nef fut toute preste et toute faicte, laquelle estoit grande à merveilles, et non pas si grande du tout que celle que le roy fit faire au Hâvre-de-Grâce, je fis publier à son de trompe que s'il y avoit aucuns gentils compagnons, gens de faict, qui me voulussent venir secourir, que je leur donnerois si bons gages qu'ils se tiendroient pour contents. Incontinent le cry (2) et la publication ouye, se retirèrent par devers moy, en mon navire, cinq cens hommes de suite, essorillés, gens de bien, et bannis. Et

croyez qu'en tous les cinq cens, il n'y avoit homme qui eust oreille en teste, non plus qu'au fond de la main; non pas, comme ils disoient, qu'ils les eussent perdues pour vertu qui fust en eux; mais à cause qu'ils s'estoient trouvés, comme ils maintenoient, un jour qu'ils passèrent par la mer, en l'isle de Brigalante, là où les charcutiers et pâtissiers font des saucisses d'oreilles, lesquelles sont fort bonnes et friandes, à cause qu'elles sont demy de chair et demy de cartilage, qui est une viande fort exquise; par ce moyen avoient-ils perdu les ouïes, et estoient tous demeurés mounins et sans oreilles comme cinges.

Au regard de moy, grâce à Dieu, j'en ay encore plus de la moitié d'une, qui m'est un gros et merveilleux honneur; car il appert par là que j'en ay eu autrefois, et que Dieu m'a faict et formé homme parfaict, comme les autres, et non pas sans oreilles. Il est bien vray que ce que j'en ay perdu, je l'ay perdu à quatre diverses fois; car quand je perdis la moitié de la gauche, ce fut pour ce que j'estois trop soigneux de me lever au matin pour aller ouyr les matines et la première messe qui se chantoient en l'église. La seconde fois que je fus reprins et que je perdis l'autre moitié, fut à cause que j'estois trop friand de sermons, et que j'estois toujours devant la chaire du prédicateur, de quoy chacun me blasmoit fort. La tierce fois que je perdis la moitié de l'oreille dextre, fut parce que j'allois trop souvent à confesse, et que j'y estois

trop embâtant, dont je fus lourdement repris et redargué par messieurs nos maistres, comme ils ont accoustumé de faire en tel cas. La quatrième fois que je perdis le bout de la demie-oreille dextre, fut à cause que le jour du vendredy de la saincte semaine, en allant adorer la vraye croix en la Sainte-Chapelle de Paris, je mis en la bourse d'un marchand qui ne me devoit rien, dix escus d'or, lesquels je ne voulus pas reprendre quand il me les voulut rebailler; de quoy les gens s'apperçeurent, dont je fus blasmé. Je crois bien que si j'eusse esté prestre, et que j'eusse confessé vérité, qu'il ne m'en fust demeuré non plus qu'à mes compagnons; mais grâces à Dieu, je réchappay et fus quitte pour le bout que j'ay encore, comme il appert. Voilà les causes et raisons pour lesquelles j'ay esté ainsi accoustré que je vous dis, afin que vous vous donniez de garde de tomber en tel inconvénient, et que vous ne fassiez pas comme moy; mais que vous vous gardiez toujours mieux que vous pourrez de bien faire comme j'ay faict, et de rien débagouler pour les grands dangers qu'il en pourroit advenir.

Comme Bringuenarille envoya en la Basse-Bretaigne, pour avoir un truchement qui sçeust parler tous langages.

Quand je vis mon navire tout équipé, muni et envitaillé de toutes choses, et que j'avois des gens de bien et de deffence, et qu'il ne restoit plus qu'à avoir un bon truchement qui sçeust parler toutes langues, j'en envoyai quérir un à cinquante lieues de là, en Basse-Bretaigne, car c'est de là que viennent les bonnes langues et diseltes, lequel parloit septante et deux langues (3), auquel je donnay si bons gages qu'il se tint pour content. Luy venu, je fis lever les voiles et appareil de ma nef, pour transférer et naviguer à toute diligence. Si eusmes le vent à gré, lequel vint incontinent donner à la la poupe de nostre nef, de sorte qu'en moins de trois heures nous fismes plus de trente lieues en comptant tout, et vînmes aborder en une isle d'environ cinquante lieues de long et trente de large, en laquelle avoit une mout belle forest pleine des plus beaux chesnes que l'on eust peu voir, les plus chargés de

glands que je visse jamais; au moyen de quoy nous pensions bien que ce fust terre ferme; et pour ce que les autres forests du pays d'environ avoient esté toutes gelées et péries, les habitans d'environ icelle mer avoient esté advertis de la fertilité et abondance du gland qui estoit en la dite forest; par quoy ils avoient fait mener et passer tous leurs porcs pour engraisser, non advertis ny expers de la perte et dommage qui leur advint par inadvertance; car icelle forest n'estoit autre chose qu'une baleine grande et merveilleuse, sur le dos de laquelle avoit creu la dite forest.

Par quoy une grande vieille truye et un grand verrat ayant les gueulles eschauffées à cause du gland, se mirent à fouyr et à fouiller aux racines des feugières si avant en terre, qu'ils parvindrent jusques au dos de la dite baleine, et la mordirent par dessus l'eschine, si fort, que de la douleur qu'elle en sentit, elle donna de sa queue et de son balay si grands et si merveilleux coups contre l'eau, qu'elle la fict sortir et sauter en l'air plus d'une lieue haut, en sorte que nous qui estions en la dicte forest, pour enquérir ce qui estoit, cuidames estre tous noyés.

Et pareillement tous ceux que nous avons laissés en nostre nef pour la garder, de laquelle nous avions mis et attaché l'ancre à la dite isle, en laquelle estoit la dite forest que nous pensions bien estre ferme et solide, laquelle isle fut si fort esmeue et esbranlée du coup, qu'en moins de vingt-quatre heures

nous fusmes portés plus de cent mille lieues, à cause que le dit verrat et la dite truye ne cessoyent point de mordre la dite baleine. Au moyen de quoy nous fûmes transportés ès autres pays d'Inde la majour, et pareillement nostre nef et ceux qui estoient dedans, lesquels pensoient estre tous péris et nous aussi, parce qu'elle alloit de telle impétuosité, que si elle eust rencontré en voye une demie-douzaine de petits enfans, elle les eust tous jetés sur le cul, et crois que sy vous y eussiez esté, que vous n'en eussiez pas eu moins peur que nous eusmes. Je prie à Dieu qu'il vous veuille garder d'un tel péril. Je vous advertis que les bonnes gens à qui estoient les porcs, les perdirent tous; par quoy ils furent contraincts de manger leurs rots sans larder, et leurs poix sans lard, qui leur fut bien dur et bien estrange, et aussi à d'aucuns frians comme moi. Toutesfois, grâce à Dieu, finalement elle s'arresta un espace de temps, au moyen de quoy nous levasmes notre ancre et rentrasmes tous en nostre nef, si fort affamés que nous n'en pouvions plus. Et après que nous eusmes reprins nostre repas, nous regardasmes en quelle mer nous estions par nostre direction et spécule, et par nostre sonde, si cogneut nostre patron et nostre gouverneur là où nous estions; par quoy nous prinsmes si grand courage, espérant encore retourner au port de salut, et de tout ne pouvoit que mal advenir.

Comme Bringuenarille estant sur la mer apperçeut un navire aussi grand ou plus que la ville de Paris.

Or, pour ce que souvent, quand on est sorti d'un péril, on chet en un plus grand et plus dangereux que le précédent, comme nous pensions bien estre quittes et asseurés de toutes fortunes et adversités, et nous retirer sans péril au lieu dont nous estions partis, il advint, comme nous avions fait voile et levé nos appareils, lesquels avoient esté abattus pour éviter le danger auquel nous avions esté auparavant, que, en retournant, nous vismes devant nous en la mer une nef si grande et merveilleuse, que nous pensions que ce fust une bonne ville aussi grande ou plus que Paris (4), dedans laquelle estoit un géant si grand et si horrible qu'il donnoit peur et crainte merveilleuse à tous ceux qui le voyoient, lequel se nommoit Gallimafue, duquel plusieurs gens ont autrefois ouy parler. Il estoit de si grande et si admirable hauteur, grosseur et largeur, qu'il avoit plus en une jambe que les laquais de

Gargantua et Pantagruel, desquels vous avez veu les histoires, n'avoient en tout leur corps. Il avoit les œillets des pieds plus gros sans comparaison que n'est la grosse tour du bois de Vincennes, et le résidu de tout le corps proportionné à l'équipollent.

Le navire auquel il estoit, estoit l'arche du déluge de Noé, que Janus fit faire pour soy sauver le temps passé, luy et ses enfans, lequel il avoit fait radouber et calfeutrer tout de neuf comme il apparoissoit encore.

Il mangeoit à chacun repas plus que cinquante mille hommes; il s'escheut une fois quand il rencontra une nef, dedans laquelle il y avoit plus de cinq cents tonneaux de harengs de marque; mais il la dégloustit, dévora, cassa avec les dents, et l'avalla tout net sans mascher, avec des mariniers qui estoient dedans, sans qu'aucun se peust jamais sauver.

Mais après cela, il eut si grande soif, qu'il rencontra un navire chargé de douze cents tonneaux de vin bastard et de vin d'Andalousie et de Malvoisie, lesquels pour la grande soif qu'il avoit, à cause des dicts harengs, qu'il avalla le navire et vin, sans qu'il en demeurast aucune chose. Toutefois il s'en trouva aucunement dégousté à cause des ancres qui ne pouvoient passer par dedans ses boyaux pour la tortuosité et révolution d'iceux.

Il avoit pour médecin, quand il estoit mal disposé, un ramoneur de cheminées, auquel il fit prendre une longue eschelle, et le fit monter et entrer en son ventre par le trou de

son cul, avec sa ratissoire, de laquelle il luy ratissa les boyaux et le ventre, et en descrochant les ancres, les hunes et les mâts qui estoient accrochés en divers lieux de son ventre et de ses boyaux ; de sorte qu'il monta par dedans son corps et luy sortit par la bouche, après qu'il en eut bien tout descroché, nettoyé et ratissé, et pour maladie qu'il eut, il n'avoit usé d'autre médecine.

Iceluy Gallimafue n'avoit en son navire aucune voile ny aucuns appareils pour conduire le dit navire par la mer, fors seulement qu'il prenoit les deux pans de sa robe qu'il estendoit au vent, et s'acutoit d'un pied contre la proue et le bout de devant de son navire, alors le vent qui luy sortoit du cul par derrière, le menoit là où il vouloit aller.

Avec ce, il avoit les oreilles larges de plus d'un arpent, dedans lesquelles le vent donnoit et souffloit, de sorte qu'il n'y avoit navire en toute la mer, combien qu'il eust des voiles, qui allast plus vite que le sien, tant fust bien équipé. Et quand le vent lui failloit et que la mer estoit calme et paisible, et que la nef ne pouvoit aller avant par faute de vent, il descendoit à pied dedans la mer et poussoit le navire par derrière et le menoit et conduisoit là où il vouloit, et cheminoit à pied sur la mer, combien qu'il fust gros et pesant, comme il eust fait sur la terre ferme, à cause que les semelles de ses souliers estoient de liége, lesquelles estoient larges chacune de plus d'un arpent, au moyen de quoy il pouvoit enfon-

cer en la mer ; et par ce moyen il exploitoit toujours pays, et faisoit plus de chemin en un jour que les autres en cent, à cause qu'il avoit les jambes fort longues et qu'il marchoit en pas de grue, en sorte qu'il faisoit à chacun pas bien trente lieues au moins. Il n'y avoit navire en toute la mer, tant fust-il muny ni équipé, qui eust sçeu ny osé approcher de luy; il avalloit ses chausses et rebrassoit son cul qu'il tournoit vers ses ennemis, puis souffloit et petoit du derrière, de sorte qu'il jetoit les dictes nefs et galères à plus de cent lieues de là, et les brisoit et rompoit contre les rochers de la mer ; par quoy il n'y avoit homme, tant fust hardy, qui l'osast assaillir par mer ny par terre, ny osast approcher de luy s'il n'eust voulu, à cause du vent qui luy sortoit du trou du cul, sous le nez de vous, tant souffloit fort. Je vis une fois qu'il fit un rot, et d'iceluy il en jetta par terre plus de huict mille maisons d'une bonne ville qui estoit bien à trente lieues de là. Je luy ai autrefois veu rompre un mast de navire d'un morveau quand il se mouchoit, et le vent de ses narines jettoit par terre une tour aussi grosse que l'une des tours de Nostre Dame de Paris, qui est une chose fort difficile à croire pour qui ne l'auroit veu comme moy, et maistre Tiburce Diatisero qui escrivoit sous moy ces merveilles.

Quand il vouloit affamer un pays, il ne faisoit que souffler du derrière contre les moulins à vent, par quoy il les jettoit tous par terre et les rompoit et brefilloit tous par

pièces, meusnier et tout. Au regard des moulins à eau. il les noyoit et faisoit aller à val l'eau quand il pissoit dessus. Il monta quelquefois à mont un fleuve environ dix lieues jusqu'à l'endroit d'un lieu où l'on passoit en basteau, et là s'endormit sur le bord du dict fleuve; lors le membre luy dressa, en sorte qu'il s'estendit jusqu'à l'autre rive au travers de l'eau, et demeura ainsi toute la nuict. Lors un charretier venant bien tard du bois avec son chariot à quatre chevaux, tout chargé de fagots, entra dedans son membre si avant que le cheval de devant vint jusques aux génitoires. qui ne pouvoit passer; parquoy il fut contrainct de demeurer toute la nuict à cheval avec son fouet au poing jusqu'au lendemain que Gallimafue fust esveillé, lequel pensoit avoir la gravelle; parquoy il se mit à pisser, et lors il pissa le chariot à reculons tout le premier, et puis. les chevaux et le charretier tenant encore son fouet au poing; lequel fut presque noyé à cause de la grande abondance d'eau qui luy sortoit du corps et de la vessie, et, sans les fagots, le charretier, chariot et les chevaux eussent esté noyés, et ainsi le devez croire.

Comme les poulles et poussins croissent au ventre de Gallimafue.

Or est ainsi qu'il aimoit fort les œufs, par quoy il luy en falloit à chacun repas bien le nombre de cinquante milliers pour le moins ; car il les avalloit sans mascher, comme pois crus tout entiers sans casser, pource qu'il avoit les dents grosses et longues. A ceste cause, quand ils avoient esté trois jours entiers en son ventre, lequel estoit fort chaud, les poussins et les poulles luy sortoient du trou du cul tous esclos, de sorte que vous les eussiez bien mangés ; les uns couroient après luy, les autres avoient encore le bec au cul, et les autres n'estoient encore qu'à demy-esclos, et le corps à demy dedans son ventre, Quand ils avoient froid, il les couvroit de son manteau pour les réchauffer, lequel estoit plus large que la ville de Paris, voire trois fois pour le moins, s'il estoit bien mesuré.

Comme Gallimafue fut assailly des Portugalois, et comment il avalla leur navire à belles dents.

Il y avoit une fois un navire de Portugalois qui destachèrent leur artillerie contre luy ; mais il rècevoit les boullets à la main comme pelostes et leur rejettoit si rudement qu'il en effrondra et rompit tout leur navire.

Et pour ce qu'ils sont fiers et qu'ils se disent roys de la mer, par despit il print leur navire à belles dents, et l'avalla tout entier sans mascher, avec tout ce qui estoit dedans, dont il s'en trouva fort mal ; car en le dit navire il y avoit plus de cinq cents marmots et autant de singes qui luy sautoient dedans le ventre incessamment, de sorte qu'il pensoit les aviver. Au moyen de quoy fut contrainct faire descendre son médecin, c'est à sçavoir le dit housseur et ramoneur avec un fouet, lequel les luy fit sortir à grands coups de fouët par le trou de cul, dont aucuns se cachèrent à l'ombre du poil qui là estoit, puis en faisant une vesse les jetta tous dans la mer.

Comment les coqs, chapons et poulailles chantoient dedans le ventre de Gallimafue.

Et pour ce que souventes fois tous les poussins qu'il esclovoit ne sortoient pas tous hors de son ventre, mais demeuroient dedans son corps, là où ils croissoyent si grands qu'ils estoient coqs parfaits, parquoy quand il bailloit, vous eussiez ouy plus de cent mille coqs chanter dedans son ventre, si mélodieusement, que vous eussiez pensé que ce eussent esté orgues, trompettes, saquebures, bucines et hautsbois, tant chantoient doucement.

Au temps que j'envoyai mon truchement par devers luy en ambassade, à cause qu'il parloit bon eraillebois, qui estoit le langage maternel du dict Gallimafue, il estoit despité contre les dicts coqs, pour ce qu'ils l'empeschoient de faire sa digestion à cause de leurs plumes; parquoy il demanda conseil à mon truchement qu'il seroit bon d'y faire, lequel luy conseilla d'avoir un renard tout vif, lequel il avalla tout entier sans le blesser, et que sans point de faute il les luy feroit sortir tous hors du corps, ou qu'il les estrangleroit tous sans en laisser un seul en vie. Cela qu'il fit, dont il s'en trouva fort bien; parquoy il me manda par le dict truchement qu'il estoit à mon commandement luy et ses biens.

Comme Gallimafue rencontra un moulin à vent, lequel il avalla tout entier avec le meusnier et son chien.

Or est-il ainsi, comme on dit en un commun proverbe, qu'il n'est si faible ny si fort, s'il n'est tué qui ne soit mort.

Il advint une merveilleuse adventure au dit Gallimafue, dont il ne se doutoit point; car comme il estoit un jour au bord de la mer, près d'un moulin à vent, auquel il y avoit un gros mastin de chien, lequel ne cessoit d'aboyer après le dit Gallimafue; parquoy il ne pouvoit reposer nuict ne jour, dont il fut si fort despité, que, par fureur et ire, il ouvrit la bouche si grande qu'il engloutit et avalla le dit moulin tout entier, sans rompre ne casser aucune chose, avec le meusnier et son chien tout entier; car il avoit la bouche grande et fendue, parquoy vous pouvez tous croire qu'il eust bien avallé un noyau de cerise tout entier.

Et pour ce qu'il avoit les narines proportionnées à la bouche, et que le vent donnoit dedans, le dit moulin mouloit et tournoit en son estomach, comme s'il eust esté en plein

champ. Toutefois il print bien au dit meusnier de ce qu'il avoit encore force sacs pleins de bled, parquoy il laissa toujours moudre et tourner le dit moulin. Ce nonobstant, quand il n'eut plus que moudre, le feu se print es meules, et brusla le dit moulin dedans le ventre du dit Gallimafue; parquoy il tomba en fièvre continue, tant à cause du feu que du clacquet d'iceluy moulin. Il mourut le jour mesme qu'il trépassa(5); toutefois le dit meusnier et son chien se sauvèrent par les narines qui demeurèrent ouvertes, et pour ce que l'asne du meusnier rompit son licol, il s'en courut à tous les diables après son maistre à travers champs, et vous après.

D'un pays où la terre est si fertile qu'elle produit par chacun an plus de mille moulins à vent, ensemble les meusniers et les asnes tous propices à porter la farine.

Il advint depuis, à cause de la mort du dit Gallimafue, un autre cas si merveilleux, que je ne vous en ose rescrire la vérité, de peur que ne disiez que je mens, combien qu'il soit vray.

C'est qu'au lieu où le dict Gallimafue mourut et qu'il fut bruslé, la graisse pénétra si avant en la terre, qu'elle entra et parvint jusques aux enfers, en sorte qu'elle brusla les espaules de Lucifer, à cause qu'il estoit enchaisné au fond d'enfer et qu'il ne s'en pouvoit fuir. Au regard de ses disciples, ils se sauvèrent où ils purent, mais non pas sans estre fort intéressés en leurs personnes. La terre où le cas advint demeura si grasse et fertile qu'elle produit par chacun an plus de mille moulins à vent, avec les meusniers, et les rend tous propres à servir aux dicts moulins.

Les gentils hommes du pays en vont achepter cependant qu'ils sont encore petits, devant

qu'ils soient venus en maturité et à perfection, et les font mener en leurs terres et seigneuries sur des brouettes, puis les font planter, et lorsqu'ils sont desjà grands et parcrus, il ne leur faut que tourner les ailes vers le vent, et lors ils moulent et tournent comme ceux de pardeçà.

Le seigneur à qui est la terre où ils croissent en reçoit par chacun an, un merveilleux argent de ceux qui les vont achepter; car l'on en mène par mer et par terre un nombre infini.

De la mer des Farouches, où les gens sont velus comme rats, et de leur manière de faire.

Après avoir veu toutes ces choses, et que nous pensions bien estre quittes de tous périls et dangers, nous cheusmes en un autre péril plus grand que tous les autres que nous avions passés, comme vous orrez; car en passant par la mer des Farouches, qui sont gens velus comme rats et de telle couleur, qui habitent en cavernes au fond de la mer, esquelles ils se cachent de peur d'estre mouillés, quand il pleut en hyver, et en esté de peur du soleil; lesquels apperçeurent l'ombre de nostre navire passer pardessus eux, et sortir en si grand nombre contre nous, que nous cuidions tous estre perdus d'abordée; car ils rampoient et gravissoient avec les ongles amont nostre navire, de sorte qu'il en estoit tout couvert, et si n'eust esté que mes gens estoient gens de bien et de deffence, et qu'à grands coups de hallebardes, de vougues, de picques et de haches d'armes, ils les abattoyent en la mer plus dru que mouches (6), nous estions tous perdus, morts et noyés; pareillement nostre navire, sans qu'aucun nous eust peu secourir ny sauver.

De la subtilité des Farouches ; comme ils se plongent dedans l'eau quand l'on tire de l'artillerie, et comme ils sont difficiles à prendre.

On dit communément qu'à quelque chose est malheur bon; mais je l'apprends à cette heure-là; car bien me print que mes gens n'avoient point d'oreilles, et qu'ils estoient tous de nouveau tondus, parquoy ils ne les sçavoient pas où prendre pour les jetter dans la mer, sur laquelle iceux Farouches nagent comme canards, et se plongent dedans quand on les pense tuer de traict ou d'artillerie à feu, au moyen de quoy nos serpentines, canons, bombardes, harquebuses ne nous servoient de rien; car voyant que la mer estoit toute couverte d'iceux Farouches, qui estoient ainsi animés et acérés contre nous, me retournay vers Dieu qui n'oublie jamais ses amis et bons serviteurs au besoin, et alors m'inspira et advertit d'un remède singulier pour évader hors des mains et des dents d'iceux Farouches ; car alors que nous n'en pouvions plus, et que nous étions lassés de nous combattre contre eux, je m'avisay

(moyennant l'inspiration divine) que les chaudières, pots de cuivre et marmites de nos cuisines estoient au feu tous pleins de brouëts et eaux chaudes; si commanday à mes gens qu'avec leurs salades et secrettes ils jettassent tous les dits brouëts et eaux chaudes impétueusement sur eux; ce qu'ils firent, parquoy ils en bruslèrent et eschaudèrent tant et en si grand nombre, que ce fut une chose merveilleuse.

A cette cause, ils furent contraincts de soy retirer et de nous laisser en paix, pource qu'ils n'avoient jamais senty eau chaude en mer. Par ce moyen nous leur pelasmes la teste et le dos, en sorte qu'ils ne nous osèrent plus approcher ny suivre. Ils ont grandes dents et longues comme alènes, pour prendre les poissons en la mer, de quoy ils vivent et mangent à la moustarde, comme nous faisons les andouilles ou le bœuf salé, quand ils sont en leurs cavernes et maisons au fond de la mer, laquelle est là endroit plus de trois cents toises de profond. S'ils nous eussent prins et vaincus, je crois qu'ils nous eussent menés prisonniers en leurs cavernes au fond de la mer, qui nous eust esté fort estrange, pource que nous n'avions point accoustumé ny aprins à boire eau salée; toutefois, grâces à Dieu et au moyen de nostre vaillance, qui n'est pas petite, nous eschappasmes, et espérans toujours trouver quelque bonne fortune, ce que nous fismes, comme vous orrez puis après.

Comme en une isle y a des gens que l'on nomme Andouilles, de douze pieds de long, lesquels arrachèrent le nez à aucuns des gens de Bringuenarille (7).

Environ l'heure de minuit, que nous pensions estre encore en la mer d'iceux Farouches, le vent nous fut si agréable, que nous vinsmes aborder ès isles Luquebara Lideaux, esquelles habitent les Andouilles, qui sont grandes environ de douze pieds de long et de hauteur, et ont des dents moult tranchantes et aiguës, et vont par grandes troupes parmy icelle isle comme grues ou moutons, et d'abordée qu'elles nous virent descendre de nostre nef, elles vindrent contre nous par moult grandes impétuosités, sautant en l'air comme mitaines; en sorte qu'elles arrachèrent le nez d'aucuns de mes gens, à cause qu'elles ne les pouvoient pas prendre les oreilles ny les cheveux, pource qu'ils n'en avoient point, au moyen de quoy ils demeurèrent tous camus, dont ils estoient fort honteux. Toutefois nous prismes grand courage; à grands coups d'épée à deux mains nous les tranchions à travers du corps, pource qu'elles

n'avoient nul os, et les mismes toutes en fuite, sinon celles que nous tuâmes ; car elles demeurèrent mortes, et n'eust esté un gros fleuve de moutarde, qui vient d'une fontaine, laquelle sourd de dessous un rocher de pierre grise de la couleur de la moutarde, la plus forte que jamais homme goustât, lequel fleuve court par le milieu et tout au travers d'icelle isle, nous les eussions toutes mises à mort; mais elles se jettèrent dedans le dit fleuve duquel elles ont accoustumé de boire, et vouèrent outre. Aucuns de mes gens se jettèrent après pour les suivre, et principalement ceux à qui elles avoient arraché le nez, car ils étoient fort animés contre elles ; mais pour ce qu'iceluy fleuve est de moutarde de la plus forte que je vis jamais, et qu'elle leur entroit en nouant dedans les trous des narines, ils furent contraincts de soy retirer, pource qu'ils ne pouvoient souffrir ny endurer la force de la moutarde du dit fleuve, et qu'ils avoient le nez de nouveau arraché.

Comme Bringuenarille commanda que l'on recueillist les dites Andouilles qui avoient esté coupées, pour mettre en son navire pour nourrir ses gens.

Quand nous vismes que nous ne pouvions autre mal leur faire, nous délibérasmes en nous-mesmes de nous en retourner amasser toutes celles que nous avions tuées, et les salasmes très-bien, et les portasmes en nostre nef, puis les fismes sécher, les unes à la fumée, les autres au soleil, lesquelles servirent bien puis après. Si elles ne se fussent sauvées au dit fleuve, nous en eussions emply tout nostre navire, et vous en eussions apporté pour veoir et monstrer de quels volumes elles sont, et pour donner envie d'en manger, car elles sont fort bonnes.

Comme Bringuenarille fit faire la monstre à ses gens pour sçavoir s'il en avoit beaucoup perdu, et comme il arriva au pays des Lanternes. D'un festin ou banquet triomphant que fit la noble royne des Lanternes (8).

Voyant les périls et les dangers desquels nous estions eschappés, je fis sortir tous mes gens de mon navire, pource qu'il me sembloit que nous estions en seureté, et leur fis faire la monstre pour sçavoir si aucuns avoient point esté mis à mort et dévorés par icelles Andouilles, comme elles ont fait autrefois d'autres quand elles ont esté les maîtresses; parquoy je vous conseille, si vous y allez, que vous portiez vos espées à deux mains pour vous défendre, car c'est un fort bon baston en icelle guerre. Lors je fis appeler et compter tous mes gens; trouvay que depuis mon partement je n'en avois perdu un seul, dont je remerciay Dieu, lequel nous avoit tous sauvés et gardés de quelque péril ou adversité que nous eussions jamais eus. Puis transmis outre, tant exploictasmes nuict et jour, que nous arrivasmes à Lanternois, qui est le pays

où les Lanternes habitent, duquel Lucien fait mention en son livre des Vrayes Narrations (9).

Or estoit-il environ la my May, au jour propre que la royne faisoit sa grande feste et solennité de son natal ; à cette cause nous fusmes invités et semons au festin et banquet qui fut si triomphant et si magnifique, que je ne vous en ose pas bonnement descrire la pure vérité, de peur que j'ay d'en mentir ; car à iceluy jour estoient assemblées toutes les Lanternes du monde, comme vous pourriez dire les cordeliers en leur chapitre général, pour traicter des négoces et affaires des dites Lanternes et de leur royaume.

Elles furent toutes en procession en bel ordre deux à deux, chantant si mélodieusement qu'il n'est possible de jamais ouyr plus douce harmonie. Les unes jouent des hauts-bois, les autres des faqueboutes, doucines, clairons, trompettes et cornets d'ivoyre, et marchoient devant, sonnant si doucement que vous n'eussiez pas ouy le ciel tonner. Elles marchèrent toutes en tel ordre jusques à ce qu'elles fussent toutes entrées dedans la grande salle du palais de la royne, là où les tables estoient dressées et préparées pour le festin et banquet. Et après qu'elles furent toutes entrées, nous entrasmes par commandement en la dite salle. Lors la royne nous fit dire par nostre truchement, lequel parloit bon lanternois, que nous n'eussions aucune crainte, et lorsque nous fusmes tous entrés, les portes furent fermées. Puis fut baillé à laver

à la royne, puis à chacun en son ordre, selon sa dignité, et à nous aussi pareillement.

La royne fut assise en un beau trône eslevé en une chaire couverte de drap d'or, la couronne sur la teste, un ciel de satin cramoisi broché de fin or de Cipre, enrichy de fines pierres précieuses, comme escarboucles, esmeraudes, rubis, diamants, améthystes, aquilins hetils, crisolites, agates, grenats, saphirs, citrins, aletoires coraux, jacinthes, balais, turquoises et crapaudines.

Icelle royne voyoit de son trône tous ceux et celles qui estoient en la salle, en laquelle y avoit à travers une table de marbre, à laquelle estoient assises les dames du sang et les plus prochaines parentes de la royne, chacun en son ordre, selon son degré et qualité, lesquelles il faisoit moult bon voir.

La royne et ses dames du sang avoient toutes leur robe de fin verre clair et resplandissant à grandes bandes de plomb. Les autres avoient robes de fines cornes, bandées de bois bien uny et raboté ; les autres les avoient bandées de fer blanc, et les autres avoient robes de vessie de porc, ou de bœuf, les autres de boyaux, les autres de toile, et les autres de papier.

Quand elles furent toutes assises selon leurs dignités, on leur apporta à chacune pour entrée de table la belle grosse chandelle de mouton, aussi blanche comme belle neige; celle de la royne est plus grosse que celle des autres. Elles furent toutes allumées, et

TAYLOR INST.

lors rendirent si grande clarté et lumière, qu'il sembloit que l'on fust en plein midy. La royne fut servie de goabins qui est une viande fort exquise au pays de Lanternois, car je n'en vis jamais ailleurs. Les autres dames du sang pareillement. Les autres furent servies de bourboufles (10), qui ne sont pas si chères ni si fortes à trouver que les goabins. Elles eurent des nudrilles bouillies en eau froide, de peur qu'elles ne sentissent la fumée, et puis après des hannicroches rosties avec chapon de glace, de peur qu'elles ne leur bruslassent les dents. Et après elles furent servies de triquedondaines frites, et cela desservy, on leur apporta des pastés d'agobiles, lardées de farouare, lequel estoit fort cher, car il n'en croist guères en France. Et après elles eurent des triquehouses farcies de triquebille; conséquemment on leur présenta des marmelots et des cancrevides rosties en la bouche entre deux plats, avec des farsignoles salées de poudre à canon, de peur de la colique, car elles font bon ventre. Elles eurent aussi force minchardes poudrées de gringuenaudes fines. Et pour la quarte assiette elles eurent des halledosses aux grumelins, avec des dadifles chaudes, puis des maroufles et les croquignales, puis furent apportés les barectins et fidelimouses, et les barbelouses sucrées de poiraisines fraisches.

Comme, après qu'ils eurent soupé et fait grande chère, la royne commanda lever les tables, et comme la royne dansa une basse danse à quatre parties.

Le festin et banquet achevé, la royne commanda oster les tables, afin qu'on dansast et ballast pour passer le temps, et incontinent qu'elles furent levées, elle dansa une basse danse à quatre parties. Je vous promets qu'il la faisoit bon voir, car elle avoit bonne contenance. Elle menoit un Falot, lequel faisoit merveille de danser et sauter sur un pied de bois. Je ne sais pas si c'estoit son mary, car je ne les vis pas coucher ensemble ; toutefois qu'il y avoit plusieurs petites Lanternes, fort jeunes et encore en bas âge, à ceste cause je crois qu'elles estoient des grandes filles. Il y en avoit en la cuisine d'autres qui estoient fort cassées et brisées, lesquelles nous ne vismes pas ; je crois que c'estoient celles qui lavoient les escuelles et qui servoient de faire la buée.

Comment on dansa un bransle auquel une des damoiselles de la royne fit un saut merveilleux dont elle demeura pendue au haut de la salle.

La première danse faicte, les menestriers sonnèrent un bransle auquel toutes les dames se mirent à danser, et troussèrent toutes leurs robes et cottes par devant. Lors se mirent à faire gambades et soublessaux, de sorte qu'elles jettoient les pieds jusques au plancher. Falots sautoient, Lanternes culbutoient cul par dessus teste, comme si ce fussent tombereaux devers Brie. Je vous certifie que si vous les eussiez veues comme nous, vous vous fussiez signés de la main gauche, de peur de la gresle. Elles s'entretenoient par dessous les bras, et se faisoient sauter les unes et les autres si haut en l'air, qu'il y en eut une qui effondra le plancher de dessus la salle, de sa teste, et demeura pendue par le menton, au moyen de quoy la feste fut toute troublée. Toutefois elle fut décrochée et portée en sa chambre toute pasmée et esvanouye. J'ouys la royne qui la reprint et la blasma de sa légèreté; car elle fut en dan-

ger que sa chandelle fust esteinte et qu'elle perdist sa lumière et clarté, et qu'elle demeurast aveugle. Les chirurgiens de la royne luy mirent des huiles de roses, de lys et de mirrhes, avec la laine à tout le suif soubs la gorge, dont elle fut guérie; au moyen de quoy elles se prirent à danser derechef (11):

Les six visages (12),
Le roage,
Le trehory de Bretagne,
Les crapauds et les grues,
La gaillarde,
De mon triste et desplaisir,
Quand my souviens,
La galiotte,
La gotte,
Mary de par sa femme,
La gaye,
Mal maridade,
La pamyne,
Catherine,
Saint Roch,
Sancerre,
Nevers,
Picardie la jolie,
Curés, venez donc,
La marquise,
Si j'ay mon joly temps perdu,
L'espine,
C'est à grand tort,
La frisque,

Par trop je suis brunette,
La mousque de Byssaye,
L'entrée du fol,
A la venue de Noël,
La perronnelle,
A la bannie,
Gouverneil,
L'heure vient,
Le plus dolent,
Mes plaisirs chauds,
Mon joly cœur,
Bon pied, bon œil,
Hau, bergère, ma mie,
Touche luy l'antiquaille,
Baille luy bransle à la tisserande,
La pavenne ;

qui sont toutes danses pour sauter et pour gambader. Nous les regardasmes jusques en la fin ; puis la royne fit apporter du vin et les happelourdes confites en jus de gramelotte et de sembourdes, et force grimaces salées, rosties au ray de la lune, de peur du hasle, lesquelles sont fort savoureuses, et quand chacun en eut print ce qu'il luy pleut, la retraite fut sonnée ; parquoy la royne print un Fallot par dessous le bras, lequel avoit le semblant d'estre homme de bien ; je ne sçay pas si c'estoit son mary, tant il y a qu'il se retira quant et elle. Toutefois elle envoya grand nombre de Fallots pour nous convoyer jusques en nostre navire, et fit emplir tous nos flacons et barraux de bourdelot, qui est breu-

vage fort exquis en Lanternois. Je croy que si un homme s'enyvroit, qu'il deviendroit Lanterne. J'eus grand peur que mes gens ne s'en gastassent ; toutefois, grâces à Dieu, tout se porta bien, et n'en advint aucun inconvénient.

Comme Bringuenarille fit renverser les Warlouphes, comme l'on fait un broquedin ou les chausses de femmes, et comme son grand père avoit voulu faire peindre ses armes de trois pets volants.

Du depuis, nous fusmes par quelque temps voguans sur la mer, sans avoir aucune infortune; mais tantost après nous l'eusmes bien grande et bien merveilleuse; car la tourmente se leva si horrible qne nous fusmes jettés entre les Sitres, qui sont les plus grands et énormes périls en toute la mer, au moyen desquels nostre nef fut brisée et rompue en plusieurs endroits; car, comme nous pensions éviter l'énorme péril de Caribdis, nous tombasmes en celuy de Scilla, auquel nous fusmes si fort agités des ondes de la mer qui s'eslevoient plus haut, sans comparaison, que nostre navire; de sorte que nous pensions estre tous morts et noyés.

Et lorsque je vis la tourmente qui ne cessoit point, je priay à mes gens qu'ils se missent tous en prières et oraisons, et qu'ils jeunassent trois jours et trois nuits comme ceux de Ninive: c'est à sçavoir le premier et le second jour à feu et à sang, et le tiers à fers esmoulus. Cela

fait, Dieu qui n'oublie point ses amis au besoin, voyant que pour meschans gens, nous estions gens de bien, nous jetta et préserva hors iceluy péril ; parquoy nous tirasmes outre et fismes racouster et calfeutrer nostre navire pour grande sûreté. Toutefois ignorions du grand péril qui nous estoit encore à venir, comme vous orrez, nous tirasmes outre et vinsmes aborder en l'isle de Marannes, en laquelle sont les Warlouphes, qui sont grandes et merveilleuses comme lions. Elles sont vestues d'écailles comme sont les carpes ; mais elles sont sans comparaisons, que plus grandes et plus dures que le plus dur acier du monde, car elles sont trempées en jus et sang de coton et d'étoupes. Quand elles nous aperçeurent là où nous estions sortis hors de nostre navire, elles vindrent contre nous la gueule ouverte grande comme un four à bau, pour nous dévorer et engloutir tous vifs ; parquoy je fis destacher à mes gens toutes leurs harquebuttes et harquebuses contre elles ; mais tout cela n'y servit de rien, car leur écaille estoit si dure et si épaisse, que nos boulets et plombées n'eussent seu mordre dessus ; parquoy ils rejaillissoient contre nous. Lors quand je vis cela, j'eus merveilleusement grand'peur ; parquoy je dis à mes gens qu'ils prinssent courage, et qu'ils missent les bras jusques aux épaules dans les gueules des dites Warlouphes, si avant, qu'ils les prinssent par la queue, et qu'ils les tournassent le dedans dehors, comme l'on fait les broquedins, ou comme fait une femme sa

chausse, quand elle chasse aux puces; ce que mes gens firent et moy aussi, à toutes celles qui vindrent pour nous courir sus, au moyen de quoy nous eschappasmes. Et ce qui m'en advisa, fut pour ce que j'avois autrefois ouy conter à mon père grand qu'il avoit fait le cas pareil à un loup qui vouloit prendre et emporter un de ses petits enfants, là où le bonhomme se chauffoit auprès de son feu du temps des Anglois. Il me conta aussi qu'il avoit fait une fois un si gros pet, qu'il en avoit fait enfuir bien trente loups, qui couroient de nuit le pays de Beauvoisin, et en amenoient quinze ou seize vaches qu'ils avoient dérobées et prinses pour butin, lesquelles ils chassoient devant eux et par devant un bois. Et pour icelle vaillance, il voulut faire peindre en ses armes trois pets volants. Il parla à plusieurs peintres pour faire les dites armes, lesquelles il leur déclara, c'est à sçavoir : qu'il vouloit dedans un escusson le champ de gueules, et au milieu trois pets volants. Les peintres luy en firent un pourtrait qu'il trouva assez bon; mais la science leur faillit à tous au plus fort de la besongne, car nul d'iceux peintres ne sçeut jamais inventer ne dire quelle couleur estoit un pet, ne celuy mesme qui les vouloit faire peindre, pourquoy l'œuvre demeura imparfaite Et quand il fut mort, il donna charge à ses héritiers de faire les dites armes, ains que plus amplement on pourra voir par son testament.

Comme Bringuenarille navigua tant qu'il trouva une montagne de beurre frais, et auprès d'icelle un fleuve de lait, portant basteau.

Après les grandes et diverses infortunes que nous avions portées et souffertes, ignorant en quelle terre et contrée nous nous devions retirer pour estre assurés et quittes d'adversités, par cas fortuit, nous arrivasmes comme Dieu le voulut, ès isles fortunées desquelles Ptholomée, Strabon et plusieurs autres cosmographes parlent et font mention en leurs livres, desquelles isles je crains bien de dire la vérité, de peur de mentir; car au vray dire, c'est une chose admirable et fort merveilleuse à croire, et n'estoit que vous sçavez bien que je ne suis point menteur, ne controuveur de bourdes, bien à peine me croiriez-vous; car en icelles isles, entres les autres choses dignes de mémoire, il y a une grande et excessive montagne toute de beurre frais, le plus beau et le meilleur de quoy jamais homme goustast; laquelle est commune à tous ceux et celles qui en veulent prendre. Je ne la voudrois pas enseigner aux Flamands, car combien qu'elle soit

grande, je crois qu'ils la mettroient à fin. Du pied d'icelle montagne sourd un grand fleuve tout de lait, portant basteaux comme la rivière de Seine, le plus doux et le plus gras que jamais bouche d'homme sçauroit manger ni gouster. Du long d'iceluy fleuve vers soleil levant, il y a une autre merveilleuse montagne de bien cinquante lieues de long, toute de farine, aussi blanche comme belle neige, ou comme vous pourriez dire le fin sablon d'Estampes, laquelle est commune à tout le monde. Il en prend qui veut ; elle ne couste qu'à bouter dedans le sac.

De l'austre côté d'iceluy fleuve, il y a une fontaine grosse à merveille, de laquelle sourd un autre gros fleuve tout de pois coulés au lard, tous chauds (13), desquels moy et mes gens mangeasmes tant, qu'aucuns d'iceux, sous le nez de nous, chièrent en leurs chausses, de sorte qu'ils les rendoient par le collet de leur pourpoint, au moyen de quoy aucuns furent malades jusqu'à la mort. En iceluy fleuve croissent des andouilles salées toutes fraisches, de la longueur de quarante à cinquante toises du moins, les meilleures que jamais homme mangeast ; mais il les faut faire cuire avec les dits pois, pour qui les veut trouver bonnes; elles n'ont nuls os non plus que celles de Milan, et sont aussi fermes et solides. Nous en emplismes le bas de nostre navire, et les coupasmes par tronçons de la longueur de chevrons, que nous entassâmes les unes sur les autres, comme busches de moule, les tronçons

sont plus gros qu'une grosse tonne à harengs sorets. Mesme que nous faisions nostre festin et banquet joyeux. S'il vous plaist de nous y trouver, nous vous en donnerons.

Sur la rive d'iceluy fleuve, il y a de grands arbres verts en tout temps, comme choux lauriers, orangers, plus haut eslevés que le plus haut sapin que vous vissiez jamais; lesquels portent un fruit long d'environ trois toises, qui est comme cadefistale, et y en a des masles et des femelles. Dedans les cosses des masles croissent les boudins tous rostis, et dedans celles des femelles croissent les saucisses toutes chaudes et toutes rosties. Quand l'on en veut manger, il ne les faut qu'escosser comme l'on feroit des febves. Nous en fismes bonne provision de cosses à escosser, pour ce que nous ne savions où nous nous devions trouver.

Au dit fleuve de lait il y a des anguilles, des lamproyes et des congres qui ont bien une grande lieue de long, aussi blanches que belle neige. Je fis mettre une saucisse à un gros nain avec une corde que je fis jetter au dit fleuve; mais il vint incontinent une anguille estant longue plus de mille toises, qui avalla le nain et saucisse, parquoy elle demeura prinse et accrochée; mais il nous fallut avoir un cabestan pour la tirer hors de l'eau, et pour ce faire, nous fusmes tous empêchés, et ne la cuidâmes jamais tirer.

Quand elle fut hors, je la fis escorcher et en fis sécher la peau au soleil, et d'une partie

je fis faire des voiles à mon navire, pource que les vieilles estoient fort rompues et cassées par la tourmente que nous avions eue en divers lieux de la mer. De l'autre partie, mes gens d'armes en firent tous faire de beaux et bons hallecrets (14), des manteaux et des cappes à l'espagnole, et en furent tous revestus et chaussés, dont bien nous print, car nous en avions tous bon besoin. Sur les dits fleuves n'y avoit aucuns moulins ni à vent, ni à eau; car les habitans du pays n'en ont que faire, à cause de la dite montagne de farine, où descendent vers la mer, du long d'iceux fleuves, tant de lait que de pois coulés au lard.

Nous trouvasmes une belle et grande campagne, là où ceux du pays plantent les œufs à la houë, comme l'on fait des fèves en France, avec une cervovette, lesquels germent en la terre et jettent une tige haute de plus d'une lance, laquelle produit des cosses longues d'une toise, et y a en chacune cosse trente ou quarante œufs au moins, desquels ceux du pays vivent; car ils n'ont point d'autres fruicts que les dits œufs, lesquels sont plus gros, sans comparaison, que les œufs d'une oie; et tous fort bons et de bonne digestion, et engendrent bon sang, comme je sais par expérience. Le pays est nommé, par les habitans, l'isle de Coquard.

Comme Bringuenarille arrive au pays plat, qui n'est pas labouré, mais fort fertile; là où croissent les pastés chauds, et d'une nuée dont tombent les allouettes toutes rosties, et comme l'on y couvre les maisons de tartelettes chaudes.

De l'autre part de l'un des dits fleuves, il y a un autre grand pays plat, qui est fort fertile, mais il n'est point labouré; toutefois si y croist si grande abondance de petits pastés tous chauds, que c'est une chose incrédible, et viennent en une nuict comme les champignons; et ceux du pays ne vivent d'autre chose; car incontinent qu'ils sont levés au matin, ils les vont cueillir par grandes panetées, comme ils feroient fraises ou champignons. Si tous les friands de Lyon y estoient, je crois qu'ils en graisseroient leurs lippes et leurs barbes, car ils sont fort bons.

Tous les matins, environ le soleil levant, il s'y lève une grande nuée fort espaisse, de laquelle dès que le soleil donne dessus, les allouettes en choient toutes rosties, et ne faut qu'ouvrir la bouche, car elles tombent toutes chaudes dedans; mais faut porter du sel pour

qui les veut manger salées, pource qu'il n'en croist point au pays, à cause de l'air qui y est trop doux.

Au long des hayes du dit pays, lesquelles sont d'arbres comme groseliers, croissent les tartetelles et flanêts tous chauds, desquels les bonnes gens du pays usent pour issuë de table. Il y en croist en si grande abondance qu'on en couvre les maisons au lieu de tuile ou d'ardoise; les petits enfans du pays ne déjeunent pas d'autre chose.

D'une isle où croissent les corbeaux et les chèvres verdes, et de quelle sorte les gentils-hommes du pays font des manteaux pour se couvrir quand il pleut, et comment enfin les dites chèvres deviennent femmes.

Entre les merveilles de pardelà, c'est qu'il y a de grands corbeaux noirs, blancs comme cygnes, qui vivent en l'air comme vaches, qui est une chose d'admiration. Et davantage, il y a foison de chèvres verdes, qui ont les oreilles plus larges que les vans dont on vanne le bled. Quand il pleut ou qu'il gresle, ceux qui les mènent paistre se cachent dessous, de peur d'estre mouillés de la pluye. Elles sont cornues; mais elles ont la corne au cul sous la queue, qui n'est pas droitement au bon sens. Quand elles voyent les gens, elles s'enfuient de peur, et courent fort comme escrevisses ou limassons ès montagnes d'Auvergne. Qnand elles sont vieilles, les gentils-hommes du pays leur font couper les oreilles et en font des manteaux qui sont fort beaux, car ils sont plus fins verds que le plus fin velours ou satin que vous vissiez jamais.

Après qu'elles ont les oreilles coupées, elles deviennent femmes et sont nommées chèvres coiffées. Il y a plusieurs fols qui en sont si amoureux qu'ils en perdent les pieds, comme font les amans, lesquels baisent souvent la cliquette de la porte de celles qu'ils pensent estre leurs amies.

De l'isle des papillons et de la manière dont les gens du pays font les maisons et habitations et églises ; et comme les grues volent en l'air toutes rosties.

Il y a en aucuns quartiers des dites isles des papillons qui ont aisles si grandes qu'on en fait des aisles de moulins à vent et voiles des navires; lesquels papillons, après qu'ils ont perdu les aisles et qu'ils ont mué, ils deviennent cerfs grands et cornus, lesquels sont fort dangereux et mauvais à rencontrer; ils se nomment cornupètes.

Le pays et la terre sont si gras et si fertiles, que tout ce qui y croist vient comme par despit, et entre les autres choses les courges ou cucurbites y croissent si grandes et si grosses qu'ils en font les maisons et les églises, après qu'ils ont osté tout ce qui est dedans et qu'ils les ont fait sécher. Les habitans du pays demeurent dedans, comme ils feroient ès grandes maisons ou chasteaux; car ils font des portes, des huys et des fenestres, comme nous faisons en nos maisons de parça. Il les fait fort bon voir après qu'elles sont dressées debout; car le bout d'en haut sert de clocher ou chemi-

née, comme vous pouvez imaginer, ou y allez voir, si vous ne m'en voulez croire; car je vous asseure que je n'en mens d'un seul mot. Vous verrez voler en l'air les grues par moult belles et grandes bandes, toutes rosties et toutes lardées, en sorte qu'il ne reste qu'avoir du sel et du pain pour manger avec; mais il y a bien manière de les prendre, car elles volent fort haut. Toutefois, pour les prendre ils ont des gerfaux qu'ils laschent en l'air avec leurs sonnettes, et quand ils sont au-dessus d'elles en l'air, ils les font descendre en bas, et puis ils les prennent à la course, et les mangent comme j'ay dit.

Comment Bringuenarille voulut visiter plus amplement les dites isles, et de trois fleuves singuliers qu'il trouva, et des arbres où croissent les croquelins et eschaudés.

Or, pour ce que ces géographes et cosmographes font grosse estime d'icelles isles, nous les voulusmes perluster et visiter toutes d'une part et d'autre. En ce faisant, nous trouvasmes en icelle isle trois grands fleuves comme le Rhosne ou le Rhin, d'une merveilleuse estimation. Car l'un est du vin blanc, le meilleur que jamais homme goustât. Le second est de vin clairet, le plus excellent qu'il est possible de trouver en tout le monde. Le tiers est de vin vermeil, qui passe en bonté tous les vins bastards, toutes les ambrosiades, malvoisies et tous les hypocras qui fussent jamais. Et il y a le long d'iceux fleuves des hayes d'arbres comme rosiers, auxquelles croissent les petits gasteaux, craquelins, eschaudés et petits choux, les plus friands et savoureux que jamais homme goustât. Et pareillement le mestier et les oublies de toutes sortes, et ne coustent sinon à prendre et à cueillir, comme vous feriez les roses sur un

rosier, Sur les bras et rives d'iceluy fleuve, vous trouverez les godets et les tasses de Beauvais arrangés pour boire, sans avoir la peine de vous mettre à genoux, le cul en haut, comme font les vers quand ils boivent en un ru ou en une fontaine, quand ils sont aux champs. Et d'avantage, pour emporter d'iceux vins, il y a grands arbres pleins d'estuis, auxquels pendent des flacons, barils et bouteilles de toutes sortes, lesquels chacun peut emplir d'iceluy vin et emporter là où il luy plaist et veut. Toutefois, les meilleurs, pour ce faire, sont nos flacons de Beauvais, qui sont azurés et bons à merveille, et se gardent mieux les vins en iceux longuement frais et sans corrompre, comme j'ay toujours ouy dire à ceux de nostre ville de Beauvais, et à ceux de Savignie et de Leraule qui sont les lieux là où on les fait.

De l'isle où croissent les fromages de toutes sortes.

Il y a aussi plusieurs autres sortes d'arbres grands et hauts comme noyers, contre lesquels croissent les angelés fins et les fromages de toutes sortes, comme vous avez veu autrefois les sauvages croistre contre les noyers, contre les ormes et contre les bouleaux, et sont communs à tout le monde qui en veut prendre.

De l'isle où croissent les espées, poignards et cousteaux grands et petits de toutes sortes.

Il y a aussi d'autres arbres qui ne sont pas grands, lesquels portent des cosses longues et courtes, dedans lesquelles croissent les espées, les estocs, verdues sang de dé, poignards, courtes dagues et les cousteaux grands et petits de toutes sortes. Et quand on s'en veut servir, il ne faut que couper un peu de la cosse, et lors vous trouverez les cousteaux et autres bastons, tels que voudrez, soit pour parer du fromage, pour chiqueter ou couper vos habits, vos chausses et vos pourpoints, comme je vois faire souvent à un tas de fols, qui n'ont pas de pain pour mettre entre leurs dents ; mais tels habits leur sont bons pour passer leur hyver.

Des trois isles où croissent les Mitaines, les Moufles, les Bottines, les noms des capitaines des dictes isles.

En icelles isles, en montant à mont contre bas, il y a trois isles : en l'une habitent les Mitaines; en l'autre, les Moufles, et en l'autre les Bottines. Elles ont chacune son capitaine et duc, pour les conduire et mener en bataille. Celuy des Mitaines se nomme Mitouart; celuy des Moufles, Mouflard, et celuy des Bottines se fait appeler Boitard. Ils sont fort craints et obéis chacun en son pays. Entre icelles Moufles, je reconnus par delà Moufle à fagotter du bon homme Hannot, qui faisoit des fagots d'espines, en son temps, pour chauffer leur four, en nostre quartier. Et laquelle cause pour laquelle je la recogneus, fut pour ce que je l'avois mainte fois veue en ma jeunesse, et pour ce aussi qu'elle estoit de cuir de cerf et estoit longue jusqu'au coude. Dès qu'elle me vit, elle me vint accoler et embrasser, les larmes aux yeux, pour ce qu'il luy souvint de son maistre, lequel elle avoit longtemps servy. Elle me conta comment elle s'estoit retirée pardelà avec ses parens, après

que son maistre fut allé de vie à trespas, et me pria fort d'aller boire de son vin en son logis, dont je la remerciay. Elle ne voulut point abandonner ma compagnie de peur de la perdre.

Il y avoit merveilleuse controverse entre elles, pour savoir laquelle nation des trois devoit estre préférée. Au moyen de quoy, nous estant pardelà, fut crié ban et arrière-ban, et la guerre ouverte à feu et à sang; tellement que nous les vismes en champ de bataille, avec leurs capitaines Mitouard, Mouflard et Boitard, se prendre aux cheveux et aux oreilles, pour ce qu'ils n'usent point de ferremens ny bastons. Toutefois il y eut du sang répandu, tant d'un costé que de l'autre, si largement que les fleuves en estoient aussi rouges que la belle eau claire d'une fontaine, et n'eust esté que moy et mes gens nous mismes avec nos hallebardes entre les trois armées, qui les séparasmes, c'eust esté pitié de l'occision qui eust esté; mais nous les fismes retirer chacun en son quartier, dont ils nous sçeurent bon gré, nous faisant à tous la moue.

Et pour ce que nous avions laissé de nos gens pour garder nostre navire, nous emplismes plusieurs flacons, barils, ferrières et bouteilles d'iceluy vin pour leur porter, avec force craquelins, oublies, gasteaux, eschaudés et fromages, dont ils s'emplirent si fort, qu'ils s'enyvrèrent et dormirent plus d'un mois sans se réveiller, parquoy nous fusmes contraints de leur bouter le feu au cul; car nous avions

peur qu'ils ne mourussent en litardie sans jamais se resveiller. Nous passasmes d'un fleuve à l'autre en des basteaux que nous fismes de moitié de cosses de fèves; car elles croissent si grandes, que nous estions bien trente à passer en la moitié d'une.

TAYL OXF

Des isles Fortunées et heureuses, là où croissent les laictues et choux, et autres herbes grandes à merveille. Puis, il y a des arbres où croissent les doubles ducats, nobles à la rose, escus au soleil et autres pièces d'or monnoyé.

Les terres qui sont entre deux fleuves sont si fertiles, que tout ce qui y croist est excessivement grand, en sorte qu'il y a des laictues et des choux si grands, que s'il y en avoit un planté au milieu de Paris, il donneroit ombre à toute la ville, en sorte qu'on seroit à couvert dessous comme en la salle du palais, ou comme dans l'église Nostre-Dame de Paris.

Vous pouvez bien croire qu'icelles isles ne sont pas nommées pour néant ni sans causes les isles Fortunées et heureuses; car il y a des choses fort merveilleuses et difficiles à croire à qui ne les auroit veues; et entre les autres choses dignes de mémoire, il y a de grands arbres comme chesnes ou noyers, qui portent un fruit gros comme la teste d'un asne rouge, par dehors comme grenades, lequel est tout plein de désirés doubles ducats, nobles à la

rose, escus au soleil et de toutes autres pièces d'or monnoyé, qui croissent dedans iceluy fruit, comme font les pepins dedans une grenade, ou dedans une figue ou une courge. Le dict fruit ne tombe jamais de l'arbre jusqu'à ce qu'il soit mûr. Il y en a aucune fois de verreux qui ne sont pas de fin or, comme vous voyez les philippus, les florins et autres pièces de bas or.

Il estoit environ la my-Aoust quand nous arrivasmes pardelà, qui est la saison que le fruict est mûr; parquoy nous fismes monter l'un de nos gens pardessus l'un des plus grands arbres qui fust, pour le croler et hocher, lequel le secoua si fort, qu'il en tomba de si gros et en si grande abondance, qu'ils tuèrent plusieurs de mes gens, tant estoient pleins de pièces d'or; car ils estoient trop curieux et trop convoiteux de recueillir d'iceluy fruit. Les habitans du pays n'en tiennent non plus de compte que font les pourceaux pardeçà de poires molles. Quand ils chéent de l'arbre sur la terre, ils s'eschachent et ouvrent par pièces, comme font les figues quand elles sont trop mûres, ou comme font les poires molles sous les poiriers ou figuiers. Nous les perçasmes du bout de nos espées et poignards, et les cousismes à nos jaquettes et à nos halecrets et hoquetons, plus près l'un de l'autre et plus durs qu'escailles de poissons; parquoy il sembloit qu'ils eussent creu sur nos habillemens. Je vous promets, sans point de vérité, que nous y en cousismes tant, que

nous ne les pouvions supporter ny tenir. Je voudrois que les avaricieux et usuriers publics fussent pardelà pour les cueillir, et qu'il leur en fust cheu de si gros sur la teste, qu'ils les eussent assommés comme pourceaux, afin qu'ils fussent rassasiés. Et pareillement un tas de meschans gens insatiables, qui n'auroient pas assez de tout l'or du monde, et néantmoins n'emporteront qu'un drap ou une corde et chaisne de fer.

Des isles où il n'y a point de femmes, et comme, quand les habitans du pays sont trop vieils et ennuyés de vivre, on les boutte dedans un grand tonneau de malvoisie douce comme sucre, et là meurent doucement, et comme après l'on en refait d'autres jeunes gens.

Es dites isles n'y a point de femmes (14), pource que l'on n'en y a que faire, ny pour porter enfans, ny pour tirer les vaches, à cause du dit fleuve de lait, et de la montagne de beurre frais qui y sont, ny pour faire vendanger; car il n'y a nulles vignes, à cause des fleuves de vin qui passent parmy, et tout à travers du long pays, depuis un bout jusques à l'autre.

Il y a davantage ès dites isles une fontaine grande et merveilleuse de laquelle sourd la malvoisie la plus exquise et la plus friande qui fust jamais bue. Et quand les bonnes gens du pays sont si vieils qu'ils sont ennuyés de vivre, l'on emplit une pipe du dit vin, qui est si doux que rien plus, et les met on mourir dedans, afin qu'ils ne sentent ny ne souffrent point de mal pour l'odeur, pour la force et

pour la bonté du dit vin (15). Et quand ils sont morts, on les retire, et puis on les fait sécher au soleil, comme les merlus parés, ou comme la dent ou le stocsi en Flandres, et après qu'ils sont bien secs, on les fait brusler et mettre en cendre, laquelle on paistrit avec le blanc et glaire des œufs et de brouillamini, lesquels on mesle tous ensemble comme paste, et quand tout cela est bien courroyé et paistri ensemble, l'on en met de gros lopins dedans des moulles qui sont tels et semblables qu'ont autrefois esté iceux défuncts avant leur mort. Et lorsqu'ils sont bien imprimés et bien formés, pour leur inspirer vie, l'un a un gros chalumeau et leur souffle au cul; à force de leur souffler, on leur inspire vie; et cognoist-on que l'on a assez soufflé, quand ils siblent ou qu'ils esternuent, et lorsqu'ils se lèvent le cul devant, comme les vaches, afin qu'ils soient plus heureux, et incontinent ils s'en vont où bon leur semble, comme ils faisoient auparavant qu'ils fussent morts. Il y en eut qui nous dirent qu'ils avoient esté plus de cent fois morts, et plus de cent fois ainsi jettés au moulle; par ce moyen ils sont perdurables et esternels, et pour ce n'ont que faire des femmes au pays, qui leur est un grand bien; car ils ne sont point tancés ny battus quand ils jouent ou qu'ils vont à la taverne, comme sont souventes fois aucuns de parça. Il est bien vray que si aucun d'eux veut changer d'estat et vocation après qu'ils sont refondus, ils le peuvent faire (16).

Pour ce que vous me pourriez demander, capitaine, qui leur file le linge, des chemises, des draps et des nappes pardelà, je vous responds qu'il y a des arbres au pays, lesquels les uns portent l'escorce plus fine, plus blanche, plus belle et plus déliée que toutes toiles ny que tous les taffetas du monde; et usent de cela au lieu des dites toiles ou taffetas. Et quand ils en ont affaire, ils ne font qu'escorcher iceux arbres. Il y en a d'autres desquels l'escorce est fin velours, fin satin ou fin damas de toutes couleurs; desquels chacun peut prendre tant ainsi comme il luy plaist, et en fait ses habits tels que bon luy semble; et quand iceux arbres ont esté ainsi escorchés, l'escorce leur revient derechef plus belle et plus fine qu'auparavant. Car par ce moyen ils n'ont que faire de femmes pour porter enfans, pour filer, pour tirer les vaches, ne pour vendanger. Je ne vous en voudrois pas mentir, car j'ay bons tesmoins assez en ma compagnie, qui ont veu toutes ces choses comme moy, et qui sont dignes de croire comme je suis. Je sais bien qu'il semblera à d'aucunes gens qui n'ont rien vu, que je mens; mais je vous asseure pour vérité qu'il est vray, et pour ce croyez tout fermement que tout ce que je vous en ay escrit est toute vérité, et qu'il soit ainsi qu'elle soit fine, premier que la mettre au moulin, après qu'elle fut bien vannée, je la fis cribler, après qu'elle fut moulue et en farine, je la fis sécher, et puis bluter par deux fois; au moyen de quoy

il ne se peut faire qu'elle ne soit fine et nette, car s'il y eust eu tant soit peu de mensonge, elle fust passée par le crible ; et si elle eust esté trop grosse, elle fust demeurée aux sacs ou aux beluteaux, comme vous pouvez bien croire et conjecturer par mes raisons qui sont vrayes et bien apparentes.

Or vous sçavez qu'il y a au monde d'aussi grands menteurs qu'en lieu où vous sçauriez aller, qui disent des choses qui ne sont pas vraysemblables ny conformes à la raison, pour laquelle chose éviter et de peur d'encourir l'indignation et la haine des gens de bien, je me suis gardé de dire la vérité de plusieurs choses. *Quià veritas odium parit.* Pour ce que dire les clercs, vérité engendre haine, et aussi que pour dire vérité, on est aucune fois pendu. A cette cause je m'en suis abstenu le plus que j'ay peu, pour éviter tout inconvénient ; parquoy si l'on ne me fait bien grand tort, je crois asseurément qu'on ne me pendra pas.

D'une petite isle ronde, toute close et environnée de fours chauds qui sont pleins de pastés de diverses sortes, comme de chapons, de venaison, de pigeons et de toutes sortes de viandes.

Quand nous eusmes tout bien visité et enquis toutes les merveilles d'icelles isles Fortunées, bien garnis d'argent et de tous vivres, nous tirasmes outre, et à une petite journée de là, nous vismes une petite isle toute ronde, qui n'est pas fort grande, car elle n'est pas d'une grande spaciosité, ny de grande estendue; laquelle est moult forte et quasi imprenable, pource qu'elle est toute environnée et close de fours chauds, qui ont tous le cul tourné vers la mer, et les gueules vers la terre, et n'y peut-on entrer que par une porte qui est grande et espaisse et infrangible; car elle est toute faite de fromage fondu, séché et endurci au soleil plus que le plus dur acier du monde. Les verroux sont tous de beurre de trois cuictes (17), qui sont plus gros que la jambe d'un homme. Icelle porte nous fut ouverte par le portier, moyennant asseurance que nous luy promismes.

Iceux fours sont toujours pleins de pastés de diverses sortes; les uns de chapons, les autres de venaisons, les aucuns de veau, les autres de bœuf, les autres de mouton, les uns de verjus de grain, et les autres à la ciboule ou aux moyaux d'œufs, desquels chacun prend tant et si petit qu'il veut. Dès que l'on en a prins un, il en sourd un autre de l'âtre du four tout nouveau en sa place, parquey les fours en sont toujours pleins (*).

(*) Le bon Bringuenarille en mangea tant qu'il en fut malade ét pensa mourir; mais par l'aide des médecins il fut guary. Pour ce l'on fit dix-sept grosses pommes de cuivre, plus grosses que celle qui est à Rome. En l'une entra un de ses gens portant une lanterne et une pelle, pour luy nettoyer le ventre; et les autres le saluèrent estant dans les autres pommes de cuivre et estant proches de leurs cabanes; le premier, celuy qui portoit la lanterne, se tresbucha, et ainsi cheurent tous en gouffre horrible, puant et infect, plus que Mephitis, ni le palus Camarine, duquel escrit Strabon; et n'eust esté qu'ils estoient en un lieu, lequel on nomme Caboche, ils y fussent suffoqués et esteints de ces vapeurs abominables. O quel parfum! O quel vaporement pour embrener tous res du nez à jeunes galoises (18). Après, en tâtonnant et fleurant, approchèrent de la matière fécale et des humeurs corrompues. Finalement trouvèrent une montagne d'ordures; lors les pionniers frappèrent sus pour la desrocher, et les autres, avec leurs pelles, en emplirent les corbeilles, et quand tout fut bien

Il y a sur la gueule de chacun four un escriteau en grosses lettres, qui fait mention de la sorte dont sont les pastés, et de quoy, afin qu'on sçache mieux choisir ceux-là qu'on veut prendre pour manger, avec la foire à boire.

Quand nous fusmes entrés dedans icelle isle, qui se nomme Poste-Molle, je fis sonner toutes nos trompettes, clairons, hauts-bois et saqueboutes, si haut et si mélodieusement, que pour l'harmonie et sons divers, iceux fours se prindrent à danser et sauter si haut en l'air, qu'ils faisoient les soubressaux et les gambades, plus haut en l'air que les tours de Nostre-Dame de Paris; non pas justement si haut, mais il ne s'en falloit guère; de laquelle chose nous eusmes moult grand'peur; car s'ils eussent sauté sur nos pieds, c'estoit assez pour nous escorcher les orteils, pource qu'ils sont fort lourds et pesans. Et puis, la sauce des pastés nous eust tous gasté nos beaux habits et eschaudé nos visages.

nettoyé, chacun se retira en sa pomme. Ce fait, Bringuenarille parforça de rendre sa gorge, et tellement les mit dehors; et ne monstroit en sa gorge non plus qu'un pet en la vostre. Et là sortirent hors de leurs pillules joyeusement; il me souvenoit quand les Grégeois sortirent du cheval en Troye. Et pour ce moyen en fut guary et réduit en sa première convalescence.— Et de ces pillules d'airain en avez veues à Orléans, sur le clocher de l'église de Sainte-Croix.

Après qu'ils eurent bien sauté, dansé et beslé, je fis cesser mes gens de jouer, pource qu'iceux estoient fort las et travaillés, et quasi hors d'haleine; et puis se mirent à chanter, de sorte que c'estoit une chose admirable de les ouyr; car ils ont fort belles voix et grosses qui sont harmonieuses et bien entonnées. Et en icelle isle qui a esté autrefois, comme je crois, séparée par la mer des susdites isles Fortunées, il y a un couvent de Marmots, comme vous diriez en l'isle d'Oléron ou de Blanet, un couvent de Cordeliers; lesquels Marmots sont fort bons religieux et dévots, et n'y habitent nuls autres gens. Ils vivent des pastés qui sont toujours chauds ès dicts fours, et font leur service en marmotin, tellement que nostre truchement ne les entendoit point, car il n'avoit jamais esté pardelà. En icelle isle nous ne vismes autre chose de nouveau qui soit digne de mémoire.

D'une isle où les habitans, tant hommes comme les femmes, sont fort blancs et de beau teint, et ont le cul plus net que gens du monde, et de ce qu'ils font pour garder que la mer n'entre dedans leur isle.

Au départir d'icelle isle, nous fismes bonne provision de pastés de toutes sortes, et nous servirent bien nos hallebardes à les tirer hors des fours tous chauds, et n'eust esté cela, nous eussions eu grand peine à les avoir sans nous eschauder ou brusler. Toutefois, tout se porta bien. Et alors tirasmes vers l'occident jusques outre Hirlandelle sauvage, et arrivasmes en une isle environnée de la grande mer Océane, en laquelle sont les gens blancs à merveille, lesquels ont le cul plus net que gens du monde ; au moyen que la mer y flue et reflue deux fois que de nuict que de jour, qu'il n'y a en icelle aucune défense pour garder que la mer n'entre dedans et qu'elle ne la couvre, à cause qu'il n'y a nulles cuves, ny nulles rives pour la garder d'entrer, parquoy les habitans, tant hommes que femmes, sont contraincts de soy arranger tous près l'un de l'autre et se

joindre ensemble les culs rebrassés, afin que quand la mer vient, elle leur donne le flux au cul par trois fois, et par ce moyen elle est contraincte de s'en retourner, sans pouvoir passer outre, à cause qu'ils sont ainsi joints et serrés ensemble. Et par ainsi gardent-ils la mer d'entrer et de gaster leur isle. Et voilà la cause pour laquelle ils ont le trou du cul net, ce que peu de gens ont. Et voudrois que vous le sçussiez bien, afin de sçavoir si je mens.

Toutes les dessus-dictes choses, bien entendues par Bringuenarille, il commanda à son truchement luy coucher le tout par escrit, afin qu'il le peust montrer à vous, mes très-honorables lecteurs et auditeurs.

Bringuenarille, après qu'il a longuement voyagé, il fait icy une déclaration de la force des vents, comme ils sont enfermés quelquefois aux cavernes, et les noms d'iceux.

Or, pour nous retirer de tant de périls et adversités ès quoy nous avions esté, pensant fuir tout danger, je fis lever l'ancre de nostre navire et fis dresser les voiles à plein vent pour plus faire de chemin par la mer, en laquelle chose faisant, après avoir navigué environ cent lieues, nous vismes les isles Eolides, desquelles Eolus est le seigneur et maistre, et le répute on pour dieu, à cause qu'il tient illec les douze vents principaux renfermés en diverses cavernes sous hauts rochers, en des cages. Lesquels vents ont leur regard ès quatre diverses parties du monde, et ont divers soufflemens et boussemens contraires les uns aux autres. Et d'iceluy Eolus et d'iceux vents parlent Aristote, Pline, Boccace et Fulgence (19).

De la partie orientale soufflent Subsolanus, Vulturus et Sirtus; de la partie midy soufflent

Notus, Africus et Auster, à cause duquel est nommée la région australe ; de devers septentrion soufflent Chorus, Boreas et Aquilon; et de l'occident soufflent Libanorus, dibs Traseus, Eparctias, Nices, Pénicus avec le merveilleux Tithon qui arrache et rompt arbres par forest. Et là aussi est le furieux Enephias qui brusle et ard villes, cités et maisons par où il passe. Et n'estoit que le dit Eolus, qui est le dieu des vents, les garde de sortir, ils gasteroient partout où ils passeroient. Toutefois, il y a un grand et gros levier de bois, plein de nœuds et d'estes, et crois que c'est la massue d'Hercule, de laquelle frappe et rue sur iceux vents, pour les garder de sortir le plus qu'il peut. Ce nonobstant aucune fois cependant qu'il entend aux uns, les autres sortent et courent sur la terre et sur la mer, qu'ils la font bruire et escumer si haut, que c'est une chose horrible et espouvantable à ouyr, comme j'ay veu et ouy autrefois aux pertuis d'Autruche et de Maumuson (20), esquels lieux la mer se bat l'une contre l'autre, de sorte qu'on l'ouït de dix lieues loin.

Iceux rochers et cavernes esquels sont détenus iceux vents, ont plus de dix grandes lieues de haut, et sont toutes creuses, pleines de cavernes par dessous. Ils font par là dedans un bruit et un tonnerre si grand et si merveilleux, qu'il n'y a homme, tant soit peu hardy, qui ne tremble à les ouyr. A cette cause, fis mettre mon navire de sorte que nous eusmes le vent en poupe, au moyen de

quoy nous fusmes incontinent éloignés des dites Eolides, et en peu de temps nous arrivasmes, moyennant l'aide de Dieu, à port de salut, faisant grand chère et chantant ce qui s'en suit :

Sauter, danser, faire des tours
Et boire vin blanc et vermeil,
Et ne faire rien tous les jours,
Que compter escus au soleil.

Comme Bringuenarille de sa langue couvre toute une armée, et de ce que Falourdin vid dedans sa bouche.

Ainsi que Bringuenarille avec toute sa bande entrèrent ès terres des Dipsodes (21), tout le monde en estoit joyeux, et incontinent se rendirent à luy, et de leur franc vouloir luy apportèrent les clefs de toutes leurs villes où il alloit, excepté les Almyrodes qui voulurent tenir contre lui, et firent responses à ses hérauts, qu'ils ne se rendroient sinon à bonnes enseignes.

Quoy, dit Bringuenarille, et en demandent-ils meilleures que la main au pot et le verre au poing? Allons, et qu'on les mette à sac. Adonc tous se mirent en ordre, comme délibérés de donner l'assaut. Mais au chemin passant, une grande compagnie furent saisis d'une grosse bouffée de pluye, à quoy commençèrent à se tresmusser et serrer l'un contre l'autre. Ce que voyant, Bringuenarille leur fit dire par les capitaines que ce n'estoit rien, et qu'il voloit bien au-dessus des nues, que ce n'estoit qu'une petite rousée; mais à toutes

fins, qu'ils se missent en ordre, et qu'il les vouloit couvrir. Lors se mirent en bon ordre et bien serrés, et Bringuenarille tira sa langue seulement à demy, et les en couvrit comme une geline fait ses poulets. Cependant que je vous fais ce tant véritable compte, je m'estois caché dessous une feuille de bardane, qui n'estoit moins large que l'arche du pont Montrible (22); mais quand je les vis ainsi bien couverts, je m'en allay à eux tendre à l'abry. Ce que je ne pus, tant ils estoient, comme on dit, au bout de l'aune faut le drap (23), donc le mieux que je pus, montay par dessus, et cheminai bien deux lieues sur sa langue, tant que j'entray dedans sa bouche. Mais, ô dieux et déesses! que vis-je là? Jupiter me confonde de sa foudre trifulque, si je mens. J'y cheminay comme l'on fait en Sophie à Constantinople, et y vis de grands rochers, comme les monts des Danois; je crois que c'estoient ses dents; et de grands prés, de grandes forêts, de fortes et grosses villes, non moins grandes que Lyon ou Poitiers. Le premier qu'y trouvay, ce fut un bon homme qui plantoit des choux; dont tout esbahy luy demanday: Mon amy, que fais-tu icy? — Je plante, dit-il, des choux. — Et à quoy, ny comment, dis-je. — Ha! monsieur, dit-il, chacun ne peut avoir les couillons aussi pesans qu'un mortier, et ne pouvons estre tous riches. Je gagne ainsi ma vie, et les porte vendre au marché en la cité qui est icy derrière. — Jésus, dis-je, il y a icy un nouveau monde. — Certes, dit-il, il est mie

nouveau ; mais l'on dit bien que hors d'icy il y a une terre neuve, où ils ont soleil et lune, et tout plein de belles besongnes ; mais cestuy-cy est plus ancien. — Voire, dis-je, mon amy, comment a nom cette ville où tu portes vendre tes choux ? — Elle a, dit-on, nom Aspharrage, et sont chrestiens, gens de bien, et vous feront grande chère.

Bref, je délibéray d'y aller. Or, en mon chemin je trouvay un compagnon qui tendoit aux pigeons, auquel je demanday : Mon amy, d'où viennent ces pigeons cy ? — Sire, dit-il, ils viennent de l'autre monde.

Lors je pensois que quand Bringuenarille bailloit, les pigeons à pleine volée entroient dedans sa gorge, pensant que ce fust un colombier.

Puis entray en la ville, laquelle je trouvay belle, bien forte et en bel air ; mais à l'entrée les portiers me demandèrent mon butillon, de quoy je fus fort esbahy, et leur demanday : Messieurs, il y a icy danger de peste. — O seigneur, dirent-ils, l'on se meurt icy auprès tant que le chariot court les rues. — Vray Dieu, dis-je. Et on à quoy me dirent que c'estoit en Caryngues et Pharingues, qui sont deux grosses villes, telles comme Rouen et Nantes, riches et bien marchandes. Et la cause de la peste a esté pour une puante et infecte exhalation qui estoit sortie des abismes depuis naguères, dont ils sont morts plus de vingt et deux cent soixante mille et seize personnes depuis huit jours. Lors j'ay pensé et

calculé, et trouve que c'estoit une puante haleine qui estoit venue de l'estomach de Bringuenarille. De là partant, passis entre les rochers qui estoient ses dents, et fis tant que je montis sur une, et là trouvis les plus beaux lieux du monde, grands jeux de paume, belles galeries, belles prairies, force vignes et une infinité de cassines à la mode italique, partout champs à plains de délices, et là demeuris bien quatre mois, et ne fis oncques telle chère pour lors. Puis descendis par les dents de derrière, pour venir aux balieures; mais en passant je fus destroussé des brigands par une grande forest qui est vers la partie des oreilles. Puis trouvay-je une petite bourgade à la dévalée, j'ay oublié son nom, où je fis encore chère que jamais, et gagnay quelque peu d'argent pour vivre; sçavez-vous comment? A dormir; car l'on y loue les gens à la journée pour dormir, et gaignent cinq à six sols par jour (24); mais ceux qui ronflent bien fort gaignent sept sols et demy. Et contay aux sénateurs comment on m'avoit destroussé par la vallée; lesquels me dirent que pour tout vray, les gens de là estoient mauvais et brigands de nature. A quoy je cognus qu'ainsi comme nous avons la contrée de deçà et delà les monts, aussi ont-ils deçà et delà les dents. Mais il fait beaucoup meilleur deçà, et il y a meilleur air. Là commençay à penser qu'il est bien vray ce que l'on dit, que la moitié du monde ne sçait comme l'autre vit, veu que nul n'avoit encore veu ce pays-là; auquel

sont plus de vingt-cinq royaumes habités, sans les déserts, et un gros bras de mer. Mais j'en ay composé un gros livre intitulé *l'Histoire de Gorgias ;* car ainsi les ay nommés, parce qu'ils demeurent en la gorge de mon maistre Bringuenarille. Finalement, voulus retourner, et passant par la barbe me jectis sur les espaules et de là je devalis en terre et tombis devant luy. Quand il m'apperçeut, il me demanda : d'où viens-tu, Falourdin ?— Je luy responds : de vostre gorge, Monsieur.— Et depuis quand y es-tu, dit-il. — Depuis, dis-je, que vous alliez contre les Almirodes. — Il y a, dit-il, plus de six mois. Et de quoy vivois-tu, que buvois-tu ? — Je responds : seigneur, de même que vous et des plus friands morceaux qui passoient par vostre gorge, j'en prenois le barrage. — Voire, mais, dit-il, où chois-tu ? — En vostre gorge, Monsieur, dis-je. — Ah ! ah ! tu es gentil compagnon, dit-il, nous avons, avec l'aide de Dieu, conquesté tout le pays des Dispodes ; je te donne la chastelenie de Salmigondi. — Grand mercy, dis-je, Monsieur, vous me faites du bien plus que n'ay deservi envers vous.

Comme Falourdin fut fait chastelain de Salmigondi, en Dipsode, et comment il mangeoit son bled en herbe (25).

Donnant Bringuenarille ordre au gouvernement de toute Dipsode, assigna la chastelenie de Salmigondi à Falourdin, valant par chacun an 6789109789 royaux (26) en deniers certains, non comprins incertains revenus des hannetons et caqueroles, montant, bon an, mal an, 2435768324761 moutons à la grande laine; quelquefois revenoit à 1234564321 seraphs, quand estoit bonne année de caqueroles et hanetons de requestes; mais ce n'estoit tous les ans. Et se gouverna si bien et prudemment monsieur le nouveau chastelain, qu'en moins de quatorze jours il dilapida le revenu certain de sa chastelenie pour trois ans. Non proprement dilapida comme vous pourriez dire en fondations de monastères, érections du temple, bastimens de colléges et hospitaux, ou jettant son lard aux chiens; mais dépensit en mille petits banquets et festins joyeux, ouverts à tous venans, mesmement à tous bons compagnons, jeunes fillettes

et mignonnes galoises; abattant bois, bruslant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant grand argent d'avance, achetant cher, vendant bon marché, et mangeant son bled en herbe. Bringuenarille adverty de l'affaire, n'en fut en soy aucunement indigné, fasché, ny marry. Je vous ay dit, et encore redit, que c'estoit le meilleur petit et grand bonhomme qu'oncques ceignit espée. Toutes choses prenoit en bonne partie, tout acte interprétoit à bien. Jamais ne se tourmentoit, jamais ne se scandalisoit. Aussi eut-il esté bien forissu du déifique manoir de raison, si autrement se fust contristé et altéré. Car tous les biens que le ciel couvre et que la terre contient en toutes ses dimensions, hauteur, profondité, longitude et latitude, ne sont dignes d'esmouvoir nos affections et troubler nos sens et esprits; seulement tira Falourdin à part, et doucement luy remonstra que si ainsi vouloit vivre et n'estre aucunement mesnager, impossible seroit, ou pour le moins bien difficile se faire jamais riche. Riche, respondit Falourdin, aviez-vous là formé vostre pensée? Aviez-vous prins le soin de me faire riche en ce monde? Pensez vivre joyeux de par le bon Dieu et le bonhomme. Autre soin, autre soucy ne soit reçeu au sacré sainct domicile de vostre céleste cerveau. La sérénité d'iceluy jamais ne soit troublée par nues quelconques de pensement passementé de meshaine et de fascherie. Vous vivant joyeux, gaillard, dehait, je ne seray riche que trop.

Tout le monde crie mesnage qui ne sçait mie que c'est. C'est de moy qu'il faut conseil prendre. Et de moy pour cette heure prendrez advertissement que ce qu'on m'impute à vice, a esté imitation des Universités et Parlements de Paris, lieux èsquels consiste la vray source et vive idée de Phantéologie de toute justice, aussi hérétique qui en doute, et fermement ne le croit-il. Toutefois, en un jour mangèrent leur Evesques ou le revenu de leur Evesché (c'est tout un) pour une année entière, voire pour deux aucune fois. C'est au jour qu'il y faisoit son entrée, et n'y a lieu d'excuse, s'il ne vouloit estre lapidé sur l'instant.

A esté aussi acte des quatre vertus principales de prudence, en prenant argent d'avance ; car on ne sçait qui mort ou qui ruë. Qui sçait si le monde durera encore trois ans (27). Et ores qui durast davantage, est-il homme tant fol qui s'osast promettre vivre trois ans :

Nul homme n'eut les dieux tant bien en main,
Qu'asseuré fut de vivre au lendemain.

De justice communative, en achetant cher (je dis à crédit), vendant à bon marché (je dis argent comptant). Que dit Caton en sa mesnagerie (28) sur ce propos? Il faut, dit-il, que le père de famille soit vendeur perpétuel. Par ce moyen est impossible qu'en riche ne devienne, si toujours dure l'apothèque distri-

butive donnant repaistre aux bons (notez bons) et gentils compagnons, lesquels fortune avoit jettés comme Ulixès sur le roc de bon appétit, sans provision de mangeaille, et aux bonnes (notez bonnes) et jeunes galoises (notez jeunes), car selon la sentence d'Hyppocrates, jeunesse est impatiente de faim, mesmement si elle est vivace, allègre, busque, mouvante, voltigeante. Lesquelles galoises volontiers et de bon hait, font plaisir à gens de bien; et sont platoniques et cicéroniales jusque-là, qu'elles se réputent estre au monde nées pour soy seulement. Ains de leur propre personne font part à leurs parties, et part à leurs amis. De force, en abattant les gros arbres, comme un second Milo (29), ruinant les obscures forests, tannières de loups, de sangliers, de renards, receptacles de brigands et meurtriers, taupinières des assassinateurs, officines des faux-monnoyeurs, retraites d'hérétiques. Et les complanissant en claires guatrigues et belles bruyères, jouant de hauts-bois et musettes, et préparent les siéges pour la nuict du jugement. De tempérance, mangeant mon bled en herbe, comme un ermite, vivant de salades et racines, m'émancipant des appétits sensuels; et ainsi espargnant pour les estropiés et souffreteux. Car ce faisant, j'espargne les sercleux qui gagnent argent, les mestiviers qui boivent volontiers et sans eau, les glaineurs, èsquels faut de la fouace, les batteurs qui ne laissent ail, oignon ne eschalotte ès jardins par l'authorité de Testilisis

Virgiliane (30), les meusniers qui sont ordinairement larrons, et les boulangers qui ne valent guère mieux; est-ce petite espargne? Outre la calamité des mulets de dessécher les greniers, et la mangeaille des Charentons et Mourrins.

Du bled en herbe, vous faictes belle sauce verde de légère concoction, de facile digestion, laquelle vous esblouit le cerveau, esbaudit les esprits animaux, resjouyt la vue, ouvre l'appétit, délecte le goût, affère le cœur, chatouille la langue, fait le teint clair, fortifie les muscles, tempère le sang, allége le diaphragme, rafraischit le foye, désopile la ratelle, soulage les rougnons, assoupit les reins, dégourdit les spondilles, vuide les vertèbres, dilate les vases spermatiques, abbreuve les crémostères, espurge la vessie, enfle les génitoires, corrige le prépuce, incruste la balane, rectifie les membres, vous fait bon ventre, bien roter, vesser, peter, fianter, uriner, esternuer, sangloutir, toussir, cracher, vomiter, bâiller, moucher, haleiner, respirer, ronfler et suer (31).

Comme le vaillant Bringuenarille fut au delà les nues où sont les grands géans.

Le capitaine Bringuenarille empoigna sa massue et la mit sur son col, puis se mit à traverser par la mer, et s'en vint à Saint-Malo en l'isle; puis passa Bretagne et s'en vint à Laval, où se voulut un peu reposer sur un boulevart qui estoit là; ce qu'il fit, et en se reposant aperçeut deux grands clochers, dont l'un estoit bien gros et bien long; il se pensa que cestuy feroit un estui pour mettre sa malle, et de l'autre, qui estoit tout de plomb, il feroit un sifflet à la mode de ceux qu'il avoit veus au mont Saint-Michel. Puis, quand il fut dedans la ville, il va mesurer sa dite malle contre le grand clocher de la Trinité, lequel est estimé l'un des plus grands et hauts clochers de France, et dit que c'estoit proprement son cas; puis le voulut arracher, et pareillement l'autre qui est Saint-Rugal. Mais le seigneur de la ville, les chanoines, bourgeois et marchands de la ville vindrent pardevers luy le prier que son bon plaisir fust de ne leur faire ceste injure, et qu'ils luy feroient quelque présent honneste; ce que

facilement leur accorda pour l'amour du seigneur, qu'il avoit autrefois veu chez le bon roi Artus; et pour le présent luy donnèrent quinze mille aulnes de toile de lin, dont il fit faire une douzaine de mouchoirs, pource qu'il ne luy falloit point de chemises, car le roy Artus l'en avoit fait fournir, et pareillement de tous autres habits. Il print la dite toile et la mit dedans un des bourçons de sa gibecière. Puis, ce fait, s'en va à Rome, et dit qu'il feroit un pet pour la mule du pape; mais quand on sçeut sa venue, on ferma les portes de la ville. Ce voyant qu'il n'y pouvoit entrer par amour, il abattit une grande partie des murailles et la moitié du Capitole; puis ce fait, s'en alla à Naples, puis en Sicile par Syrie jusqu'au mont de Sinaï, où il parla à des religieux qui luy enseignèrent la montagne noire; alors il avoit grand'faim pour cause du grand chemin qu'il avoit fait, mais les pauvres religieux n'avoient que manger. Alors leur demanda s'il n'y avoit nulles bestes près de ce lieu, sauvages ou autres. Un des religieux luy dit : Il y en a assez, et trop, comme lions, ours, tigres, panthères, léopars, cerfs, sangliers, et d'autre part il y a grande quantité de griffons, lesquels sont fort dangereux et nous font du mal beaucoup.

Tout subit le dit Bringuenarille leur dit qu'il en dévoreroit bien; lors dévalla de l'autre costé de la montagne, où il trouva de toutes sortes de bestes sauvages. Au commencement deux griffons vindrent voler par dessus luy,

lesquels luy firent tomber son bonnet par terre. Quand il les apperçeut, il haussa sa massue et les mit en pièces ; d'un autre coup il tua dix-sept lions, quinze léopars, treize loups, onze ours, neuf bufles, sept tigres et deux grands serpents, dont il se reput très-bien et à son aise ; et laissa le résidu aux dits religieux du mont de Sinaï, en prenant congé d'eux. Puis s'achemina pour aller droit à la montagne noire, où sont les dix-sept grands géans, lesquels de jour en jour attendent l'escoust des nuées et hument toutes les eaux ; car sans eux tout le monde seroit noyé. Le dit Bringuenarille fit tant par ses journées, qu'il arriva à la dite montagne ; à son arrivée, il s'approcha d'eux, et les contempla bien longuement, car il estoit tout esbahy de les voir ainsi tous dix-sept, accoudés sur le haut de la montagne, laquelle a plus de trois cent cinquante lieues de haut. Là sont attachés les bouts de toutes les gouttières des nues ; à l'heure que la déesse Iris a tendu son arc au ciel, quand les nues boivent en la mer, puis quand elles sont bien pleines, les dits géans qui sont là, ayant tous la gueule bée, hument quasi tout ; le reste qu'ils n'ont loisir de hum̃er, tombe sur nous, et croyez que c'est là la pluye que nous voyons. Et bien souvent, quand il ne pleut point en ce pays, c'est que les dits géans ont grand'soif, qu'ils boivent tout.

FIN.

MAISTRE

HAMBRELIN

SERVITEUR DE MAISTRE ALIBORUM

COUSIN GERMAIN DE PACOLLET

M. HAMBRELIN

Sçavoir ne fais à deux n'a un,
En général, c'est à chacun
Pour chose que ce soit affaire
Pour son sçavoir ou son argent,
Qu'il est logé au plat d'argent,
Où se tient son train et sa court
Avec le seigneur d'Argent-Court,
Marchand de beurre et d'aiguillettes
En la rüe des Trois-Caillettes.

HARDY EN FORTUNE.

MAISTRE HAMBRELIN

SERVITEUR DE MAISTRE ALIBORUM

COUSIN GERMAIN DE PACOLLET

En cette ville suis venu
Sur une mulle à beau pied nud,
Sçavoir si pourray trouver Maistre
Avec lequel me puisse mettre,
Pour le servir de mon mestier :
Je suis maçon, forgeur d'estrier,
Il n'est rien que je ne fasse ;
Pour ce on m'appelle en toute place
Maistre Hambrelin qui tout sçait faire ;
Je sçay jumens et vaches traire,
Faire soufflets, faire lanternes,
Harpes, cimballes et guiternes,
Forger monnoye en bonne foy ;
Je sçay plaider, alléguer loy,
Faire hanez pour cueillir meures,
Horloges sonnant les heures ;

Je sçay faire du tortu droit,
Tailler morceaux d'un bon endroit;
De tout cela sçay pratiquer;
Je sçay charpenter, forniquer;
Je sçay jouer farce sans rolle;
Je suis consturier de parolle,
Pour cause et en faits de procès;
Je sçay faire sauce à brochets;
Je sçay surtout de ce royaume
Rabotter lance et heaume (32).
Faire paniers et corbeilles,
Tourner chaises bonnes et belles
Allumettes, coudres, hesseaux,
Faucets, quenoilles et fuseaux.
Je suis astrologue aux étoiles,
Je suis bon retondeur de toiles
Et bon tisserand de papier;
Je sçay venaison espier.
Je sçay faire drap d'agnelin,
Nommé je suis Maistre Hambrelin.
Homme de sçavoir et science,
Ce que je sçay me vient d'enfance :
Je sçay chanter à la vollée,
Aussi bien à mont qu'à vallée;
Je sçay prendre poisson de mer;
Je sçay asnes faire rumer.
Je sçay humer lait doux et sûr;
Je sçay peindre d'or et d'azur,
Et piler pois en une jatte;
Je sçay courir la poste en haste;
Je suis bon maistre rasenaire;
Je sçay battre, fouyr une aire,
Vanner, brasser houpe gondalle

Et hacquebot, faire une malle,
Selles, brides, poitra, harnas,
Ouvrer d'argent, pollir hanaps,
Et egouster s'il y a vin.
Je suis tailleur, je suis devin :
Je sçay forger à seau une ance,
Arracher dent sans doléance;
Je suis nommé Maistre Hambrelin,
Qui sçay filer estoupe et lin :
Sans barbier je sçay saigner veines,
Mesurer bled, semer aveines,
Médeciner chevaux et mulle;
Il n'est de médecine nulle
Dont je n'en aye expérience.
Je guaris femme de la danse
Avec herbe qui croît au bois,
Et si j'ôte aux chiens les abois,
En leur frottant les reins et dos;
Je fais bien la bête à deux dos (33),
Quand je trouve compaigne à point.
Je sçay chanter en contrepoint,
Quand j'ai bien bu, voire du bon;
J'aime bien au matin jambon,
Avec vin blanc pour desjeuner;
Je n'aime jamais à jeûner,
Pourvu que j'aye argent en bourse.
Je sçay gouverner ours et ourse.
Je sçay bien jouer de passe-passe.
Je sçay bien guarir de la trace,
Du mal des reins de trotterie,
De vérolle, de baverie,
De plusieurs autres maux aussi,
J'en sçay guarir, il est ainsi,

On ne me sçauroit rien apprendre,
Ny en rien qui soit me reprendre.
J'ôte aux bêtes les dents en gueulle,
Je couvre de chaume et desteulle,
De coquilles blanches et tieulles;
Je suis oublieur, je vends mieulle.
Cousin je suis à dame Alix.
Je sçay faire bancs et châssis,
Etables, maisons et baquets;
Je sçay servir aux grands banquets;
J'ouvre d'argent, d'or et de soye;
Je fais faucilles et fais soye;
Je fais rouges, hâches, épées,
Haubergeons; je fais des poupées,
Aussi fais les chaperons d'oiseaux,
Je fais souliers à gros museaux;
Savatier suis, ou en partie,
Je sçay déchanter ma partie;
Je forge escus d'or et de poix;
Je me connais à cuire pois.
Je suis advocat, procureur,
Et si suis de puits bon cureur;
Je sçay parler divers langages;
Je sçay tout; je sçay faire rage,
De ce nul n'en convient songer,
Je sçay ma jaquette engager.
Je suis limeur et serrurier,
Ymagineur et menuisier,
Sergent de baillis et prévôts;
Je sçay planter oignons, cibots,
Et limer aux forges éperons,
Brûler voleurs, pendre larrons,
Et au besoin faire la corde,

De tout instrument qui s'accorde,
Sçay jouer d'espinette, d'orgues.
Je sçay faire les bonnes morgues,
Porter la pique et hallebarde,
Faire boudins, broyer moutarde;
Je sçay user du buleteau,
Tuer chiens pour avoir la peau;
Je sçay carder et pégner laine,
Et si sçay guarir de la teigne,
Tistre coutis, couldre pourpoints,
Cognoistre les ditz et les poincts,
Je sçay entretenir les dames,
Et au besoin aider les femmes,
Comme fait celle qu'on dit sage;
De mon premier mestier fus page;
Je sçay bien user de promesse,
Chanter et respondre à la messe;
Je sçay faire le verd bois ardre,
Faire les cliquettes d'un ladre,
Et si sçay faire du bigot,
Mesurer foin, lier fagot,
Faire poix, balances, patins,
Tiltre velours, toiles, satins,
Et taffetas et drapperie;
Je suis expert en tromperie;
Je sçay faucher, je sçay pescher,
Je me sçay aussi avancer
De mettre à point une espousée,
Et si sçay bien faire risée
Sans passer le gosier souvent.
Je sçay pisser contre le vent,
Mesurer lait, battre le beurre,
Mettre le fromage en pressure,

Faire chaperons, couvre-chefs;
Je sçay bien faire de beaux chefs,
Petits chapellets de Vergay;
Je sçay appateler un gay,
Coudre, tailler manteaux, habits,
Faire du Raminagrobis (34),
Pétrir le pain, faire la miche,
Courir la lance en une lice,
Manger pâtés et michelots
Boire en un trait de vin un lot,
Tourner escuelle sans marteaux,
Coudre drap pour faire manteaux,
Coudre sac et faire une mande,
Faire sçay ce qu'on me commande,
Et plus encore la moitié;
Je sçay à quoy sert un mortié;
Je crois qu'on entend mes menées,
Outre, je sçay lier mennées,
Vendre sel, huile et autre chose;
J'entre au logis la porte close,
Et si dis la bonne adventure;
Je vends bourse, lacets, ceinture,
Je sçay renferrer esguillettes,
Faire miroirs pour les tendrettes,
Rempiécer chausses et sonner
Et les fêtes carillonner;
Faire balets, faire vergettes
Pour tenir les robes très-nettes;
Je sçay rentraire et regratter;
Je sçay bien les bons vins tâter,
Tondre brebis en la saison,
Et trop mieux garder la maison,
Que ne feroient trois chambrières;

Je dors volontiers ès brières;
Je viens de la ville de Rheims
Relier des poiles d'arains.
Je sçay prendre perdrix, choettes,
Et tendre aux jeunes allouettes;
Je sçay nettoyer basses chambres,
Et enfiler chapelet d'ambres;
Je sçay housser la cheminée (35),
Manger pâtés de chair venée,
Rinser les verres et godets,
Jouer aux cartes et aux dets.
Je suis foulon et forgeur d'ain;
Je sçay courir plus fort qu'un daim,
Prendre moineaux à la pipée,
Servir aucun pour la lipée;
Je suis du pays des grands nains;
Je sçay faire vœux de nonnains,
Jeter couleuvrine et canon;
Je sçay par cœur mon droit canon,
Fourrer aumusse de chanoine,
A tout faire je suis ydoine.
Je sçay au trou mettre un tacon,
Esgoutter bouteille et flacon;
J'aime bien à très-bien dîner;
Je sçay labourer, jardiner;
Je suis grand avaleur de tripes,
Cousin-germain de Fripelippes;
Je sçay mettre à point un rideau;
J'aime mieux le bon vin que l'eau;
Sauce je fais de toutes guises.
Je sçay coudre brayes et chemises,
Moudre rasoïers et cousteaux.
Je sçay faire pour les tonneaux

Faurets et fort bon prae omnibus,
Faire sçay poudre d'oribus.
Mon sçavoir est de grand'valeur,
De vin je suis bon avaleur.
Je sçay abattre aux bois hallots,
Faire et pinceaux et bibelots;
Je sçay éprouver la triacle,
Bien accoustrer un tabernacle,
Peindre très-bien un marmouset,
Témoin monseigneur Guillouset;
Oncques tel serviteur ne fut.
Je sçay allumer un bon feu,
Mettre la marmitte bouillir,
Faire les pois du pot saillir
Sans eau ni autre chose mettre;
Je suis de tout mestier bon maistre,
Sans en chose qui soit clocher,
Nombrer sçay le haut d'un clocher,
La profondeur d'une rivière;
Je sçay faire château de pierre,
Faire brique, mortier et chaux;
Je sçay crier pâtés tous chauds.
Chapelier suis, porteur au sac,
Je sçay piller et mettre à sac,
Faire une nef, une gallée,
Je fais confiture et gelée;
Je sçay au mal mettre un emplâtre.
Escoutez : sçay ouvrer le plâtre.
C'est de moy tout sens et tout loin,
Si quelqu'un a de moy besoin,
De le servir je suis tout prest;
Je sçay à d'aucun faire prest;
Quand ils m'en viennent requérir,

Je sçay de tous maux reguérir,
Pour argent et non autrement;
Car je vous jure mon serment
Que beaucoup ont très-fort affaire;
Je sçay escrire bréviaire,
Régler papier, entailler lame,
Faire enclume, faire pseaume,
Faire étriers, aller aux échasses
Et me sçay mêler à la chasse,
Après le lièvre et le connin,
Témoin en est maistre Gonin (36).
Je sçay faire bonne chandelle,
Teindre couleur noire et vermeille,
Perse, jaune, verde, morée;
Je sçay aussi chasser marée
Et tenir ma vaisselle nette;
Je suis plus sage que vous n'êtes,
Vous qui riez; je vends aiguilles;
Je sçay pêcher carpes, anguilles;
Je sçay cueillir cresson, pourpié,
Faute d'âne, je vais à pied;
Je suis meusnier, avalleur d'œufs;
Je sçay des mestiers plus de neuf.
Je suis Picard, je suis Flamand,
Je sçay aussi répondre Amen;
Je sçay chauffer Gaide, Garance,
Jouer à trois dés à la chance,
A l'ouche, au brelant, à la table,
J'aime mieux à dîner sans table,
Que je ne fais point sans viande;
Faire sçay ce qu'on me demande;
Je me cognois en pierrerie
Et en toute autre mangerie,

En diamants et en rubis,
Entailler crystal jaune et bis,
Colorer pierre crapaudine;
Je sçay venir droit quand on dîne,
Affecter vermeil et blancs vins,
Je sçay des mestiers plus de vingt.
Il me faudroit quatorze ans être
Pour vous dire de quoy suis Maistre.
Je sçay chanter, crier et braire,
Hambrelin suis qui sçait tout faire.

FIN.

NOTES

---

(1) Page 6. — *Ragot.* Il s'agit d'un mendiant ou larron fameux au commencement du seizième siècle, et dont il est fait mention dans divers écrits du temps. Un opuscule en vers, intitulé : *Le Grand regret et complainte du preux et vaillant capitaine Ragot, très-scientifique en l'art de parfaicte belistrerie,* a été inséré dans le tome V du *Recueil de poésies françoises des XVe et XVIe siècles,* réunies et annotées par M. A. de Montaiglon ; l'éditeur y a joint une notice historique sur Ragot. Il fait observer que Rabelais (liv. II, ch. 11) le mentionnait, en 1533, d'une façon qui semble indiquer qu'il n'existait plus. Brantôme, Henri Estienne, Noël du Fail, en parlent, ainsi que l'auteur d'un opuscule en vers, composé en 1536 : *Les Grans regretz et complaintes de Mademoiselle du Palais* (réimprimé à Paris, chez Silvestre, en 1842). Tahureau, dans ses *Dialogues,* n'oublie point « l'élégant et insigne orateur belistral unique Ragot, jadis tant renommé entre les gueux de Paris, comme le parangon, roi et souverain maistre d'iceux. »

On retrouvera plusieurs fois le nom de Ragot dans

divers écrits de ce temps, dans la *Mitistoire baragouyne de Fanfreluche et Gaudichon*, etc., et notamment dans le présent ouvrage.

(2) Page 9. — *Le cry*. On avait alors l'usage de crier et annoncer dans les rues et carrefours de Paris les nouvelles importantes, et quelquefois on annonçait ainsi les représentations théâtrales. Un opuscule fort rare, publié à Paris, en 1541 (réimprimé en 1829 et 1830), est intitulé : *Le Cry et proclamation publique pour jouer le mystère des Actes des apostres, faict le jeudy seizième jour de Décembre*.

Les écrivains du temps de notre auteur parlent encore avec admiration de ce navire que le roi fit faire au Hâvre, et qui fut détruit dans un incendie. On lui a même consacré un poëme latin.

(3) Page 12. — *Septante et deux langues*... Selon des traditions rabbiniques et arabes, les diverses langues parlées dans l'univers sont au nombre de soixante-douze. Salomon les comprenait toutes. Peut-être notre conteur fait-il aussi allusion aux soixante-douze interprètes auxquels le roi Ptolomée confia le soin de traduire en grec les livres sacrés des Hébreux.

(4) Page 15. — *Aussi grande ou plus que Paris*... Dans les contes qui se débitent parmi les matelots et qui chassent l'ennui loin du gaillard d'avant, il est question de navires d'une grandeur immense ; le narrateur maritime, renchérissant sur les idées de l'historien de Bringuenarille, affirme que si un mousse entreprenait de monter au mât d'une de ces nefs

prodigieuses, il aurait la barbe toute blanche avant d'être parvenu au but de sa course.

(5) Page 24. — *Il mourut le jour même qu'il trépassa...* Plaisanterie que Rabelais avait placée à la fin de l'épitaphe de Badebec *(Pantagruel,* liv. II. ch. 3), et qui se trouvait déjà dans Oillon *(Epitaphe du franc-archer de Baignolet).* Elle a été aussi reproduite dans le *Nouveau Panurge.*

(6) Page 27. — *Plus dru que mouches...* Expression fréquemment employée dans nos anciens auteurs; Brantôme en fait un usage assez plaisant en parlant de Brusquet, fou de François Ier et de Charles IX, qui avait commencé par se donner pour médecin et qui « donnoit aux hommes de bonnes médecines de chevaux; » ceux que le hasard ne sauvait pas « alloient *ad patres* drus comme mouches. »

(7) Page 30. — Tout ce qui est relatif aux Andouilles est une imitation de Rabelais *(Pantagruel,* liv. IV, ch. 35 et suivant).

(8) Page 33. — *La noble royne des Lanternes* : Tous les lecteurs de Rabelais connaissent le pays de Lanternois, décrit au 5e livre de *Pantagruel,* ch. 32 et 33.

(9) Page 34.— *Son livre des Vrayes Narrations...* L'*Histoire véritable* de Lucien se trouve dans les diverses traductions des écrits de cet ingénieux polygraphe et à la fin du premier volume des *Romans grecs,* traduits en français par M. Ch. Zevort (Paris, Char-

pentier, 1855). C'est une parodie des voyages fantastiques si goûtés chez les Grecs. On y voit, sous une autre forme, les balivernes qu'ont débitées les conteurs du seizième siècle ; il y est question de femmes plantes, de syrènes à pieds d'âne, d'une île fromage, d'un long séjour dans le corps d'une baleine qui n'a pas moins de quinze cents stades de long. Rabelais a fait son profit d'une partie de ces merveilles, et ses imitateurs les ont reproduites en les exagérant.

(10) Page 36. — *Bourboufles :* Ces mots étranges se retrouvent en partie dans la longue énumération des plats servis au souper des dames lanternes, addition curieuse au cinquième livre de *Pantagruel,* et que fournit un manuscrit de la Bibliothèque impériale. Ce texte, longtemps ignoré, a été publié pour la première fois par M. Paul Lacroix, dans son édition de Rabelais, 1840, p. 569.

(11) Page 39. — *Elles se prirent à danser derechef :* La plus grande partie des danses dont on trouve ici la nomenclature, sont des espèces de rondes dont les noms sont formés des premiers mots de la chanson que l'on chantait en les dansant. On en retrouverait quelques-unes en feuilletant les vieux recueils de chansons. On trouve des énumérations semblables dans les poésies macaroniques d'Antoine Arena, *ad suos compagnones* (édition de 1758, p. 70), et dans les *Propos rustiques de Ludolfi,* par Noël du Fail, p. 46 de l'édition de 1732 ; p. 41 de celle de 1842. Observons qu'une liste presque semblable à celle-ci se trouve dans les additions au 5me livre

de Rabelais, que fournit le manuscrit dont nous venons de parler dans la note précédente.

(12) Page 39. — Nous complétons cette liste d'après l'édition de Claude de La Ville, 1547, où elle est bien plus étendue que dans d'autres éditions :

C'est simplement donné congé,
La valentinoise,
Fortune a tort,
Qu'est devenue ma mignonne,
Triste plaisir,
Regoron piony,
Tyre-toy là, Guillot,
Amours m'ont faict desplaisir,
La patience du More,
A mon retour,
Je ne sçay pas pourquoy,
La belle Françoise,
Ce n'est pas jeu,
Fortune l'allemande,
Les pensées de madame,
Elle a grand tort,
Je ne sçay pas pourquoy,
Hélas! que vous a faict mon cœur,
Hé Dieu! quelle femme j'avois,
L'heure est venue de me plaindre,
Qui est bon à ma semblance,
La giroflée,
Il est en bonne heure nay,
La douleur de l'ennuyer,
Adieu, m'en vays,
Ils ont menty,

Pour avoir faict au gré de mon mary,
Ma cousine,
Le mont de la vigne,
Ce qui vous playra,
Or faict-il bon,
Puisqu'en amour suys malheureux,
Or faict-il bon aimer.

(13) Page 46. — *Pois coulés au lard, tous chauds...* Les auteurs de divers fabliaux insérés dans les collections de Legrand d'Aussy et de Méon, en décrivant le pays de Cocagne, mentionnent également des rivières de miel, de lait ou de vin, des villes dont les remparts sont formés de saucisses.

(14) Page 48. — *Hallecrets :* Le hallecret était une sorte de cuirasse ou de cotte de mailles. Ce mot se trouve dans Marot et dans d'autres anciens auteurs.

(14) Page 65. — *Ès dites isles n'y a point de femmes :* Ces îles sans femmes doivent leur origine, à ce que dit Lucien *(Histoire véritable)*, des états de la lune où le nom de femmes est complétement inconnu, et où la gestation s'accomplit dans le mollet.

(15) Page 66. — *Pour la bonté du dit vin...* L'usage de donner la mort aux vieillards a existé chez diverses nations de l'antiquité, et subsiste encore chez divers peuples sauvages. Quant au genre de trépas dont parle le biographe de Bringuenarille, il n'est pas tout à fait de son invention ; l'histoire d'Angleterre a conservé le souvenir d'un duc de Clarence qui fut noyé dans un tonneau de malvoisie.

(16) Page 66. — *Ils le peuvent faire :* On peut voir en tout ceci une imitation burlesque du mythe oriental de la fontaine de Kheder, source d'une jeunesse éternelle. Ponce de Léon chercha en vain cette fontaine de Jouvence, qu'il croyait exister dans l'île *Bimini;* il ne la trouva point, mais il découvrit la Floride.

(17) Page 69. — ... *de trois cuictes :* L'expression : *roy de trois cuictes* se trouve dans *Pantagruel.*

(18) Page 70. — *A jeunes galoises :* Expression fréquente dans nos vieux auteurs; elle désigne des femmes de mœurs faciles. Un poëte du seizième siècle disait des dames de son temps :

Et puis s'en vont pour faire les galoises,
Lorsque devroient vaquer à l'oraison.

(19) Page 75. — *Fulgence :* Il s'agit de Fabius Planciades Fulgentius, qui vivait, à ce qu'on croit, vers le sixième siècle, et auquel on attribue entre autres ouvrages un traité sur la mythologie *(Mythologiarum, libri III),* compilation de peu de valeur, mais où l'on peut glaner quelques détails puisés à des sources aujourd'hui perdues.

(20) Page 76. — *Aux pertuis d'Autruche et de Maumuson :* Ces pertuis sont formés par les îles de Rhé et d'Oleron et la côte de Saintonge.

(21) Page 78. — *Dipsodes :* Ce chapitre est une copie textuelle, sauf quelques changements de mots, de ce qu'a décrit Rabelais, liv. II, ch. 31.

(22) Page 79. — *Du pont Montrible :* Cette phrase est textuellement copiée de Rabelais (liv. II, ch. 32), mais il ne s'agit pas du pont Monstrible sur la Charente, comme l'ont cru Leduchat et De L'Aulnay, comme le répètent toutes les éditions de Rabelais.

Le pont de Monstrible n'a aucune célébrité, et si les éditeurs et commentateurs de maître François en ont parlé, c'est tout simplement le résultat d'une faute d'impression; les éditions originales portent Mantrible, pont des plus fameux dans les romans de chevalerie, relatifs à Charlemagne. Il était en Espagne sur le fleuve Flagor; il était formé de trente arches de marbre blanc, défendu par deux grosses tours et gardé par un effroyable géant nommé Galafre. Les chrétiens ne pouvaient le passer qu'en livrant aux mécréants, pour droit de péage, trente chiens de chasse, cent jeunes vierges, cent faucons bien dressés et cent chevaux harnachés (voir Clémencin, note de son édition de *Don Quichotte,* Madrid, 1833, t. III, p. 438, et Fauriel, *Histoire de la littérature provençale,* t. III, p. 12).

Lope de Vega avait composé, au sujet de cette légende, une pièce qui paraît perdue; mais la *Puente de Mantrible* fait partie des œuvres de Calderon (voir t. I, p. 117 - 140 de l'édition de Leipzig, 1827) et Schak en a donné l'analyse dans sa remarquable *Histoire* (en allemand) *de la poésie dramatique en Espagne,* 1846, t. III, p. 196.

(23) Page 79. — *Au bout de l'aune faut le drap :* Ce proverbe est dans Rabelais, liv. II, ch. 32. Il

se retrouve mis en vers dans le *Trésor des Sentences* de Gabriel Meurier (1577) :

Au bout de l'aulne prend fin
Tout drap soit gros ou fin.

(24) Page 81. — *Cinq à six sols par jour :* On lit dans une vieille traduction française d'une comédie espagnole célèbre *(la Célestine) :* « Si je sçavois ce pays-là où on gagne l'argent en dormant, je ferois beaucoup pour y aller. Car je ne donnerois advantaige à nul qui y vinst ; je gagnerois aultant comme le meilleur qui se trouvast. »

(25) Page 83. — *Son bled en herbe :* Le lecteur s'apercevra sans peine que, sauf quelques très-légers changements, ce chapitre est la reproduction exacte de la majeure partie du chapitre II, liv. III, de *Pantagruel.*

(26) Page 83. — *Royaux :* Un archéologue fort instruit, M. Cartier, a inséré dans la *Revue de numismatique* un travail curieux sur les monnaies dont il est question dans Rabelais ; les *royaux* vaudraient 13 à 14 fr.; en les calculant à raison de 13 fr. 50 c., on voit que le revenu dont Bringuenarille (ou Pantagruel) fait cadeau à Falourdin (Panurge), équivaudrait à 91 milliards et demi de francs environ. Les seraphs représentaient à peu près le bezant.

(27) Page 85. — *Durera encore trois ans :* Beaumarchais a dit avec plus de verve : « Vive la joie ! Qui sait si le monde durera encore trois semaines. »

(28) Page 85. — *En sa menagerie :* C'est-à-dire dans son traité *de re rustica.* Le célèbre ami de Montaigue, Etienne de la Boétie, a donné le titre de *Ménagerie* à l'*Œconomicus* de Xénophon, en le faisant passer en français.

(29) Page 86. — *Un second Milo* : Milon de Crotone, le plus célèbre des athlètes dont il soit fait mention dans les auteurs anciens. Ce qu'Aulu-Gelle et Valère Maxime racontent de ses exploits et de sa fin tragique, a été l'objet des doutes de la critique moderne.

(30) Page 87. — *Testilisis Virgiliane :* Voir Virgile, Eglogue II, 10 :

Thestylis et rupido fenis messoribus astu
Allia serphyllumque herbas contundit olentes.

C'est imité de Théocrite (Id. 2).

(31) Page 87. — *Ronfler et suer :* Le biographe de Bringuenarille n'a pas achevé de copier la phrase de Rabelais, lequel met, après le mot *suer,* dresser le virolet et mille autres rares advantages.

(32) Page 96. — *Rabotter lance et heaume :* Dans le *Varlet à tout faire,* au lieu de ce vers, on lit : *Dresser lance et forger heaume.* Nous jugeons d'ailleurs inutile de continuer à relever ces variantes.

(33) Page 97. — *Je fais bien la bête à deux dos.* Cette expression d'une naïveté grossière, se trouve comme chacun sait, dans Rabelais *(Gargantua,* chap. 3, et *Pantagruel,* liv. V, ch. 20).

Ce n'est pas sans un peu de surprise qu'on la rencontre dans une tragédie de Shakespeare (Othello, acte I, sc. 1): « Your daughter and the Moor are now making the beast with two backs. »

(34) Page 100. — *Faire du Raminagrobis :* Rabelais raconte *(Pantagruel,* liv. III, ch. 31) comment Panurge prit conseil d'un vieux prestre françoys nommé Raminagrobis. Le mot *grobis* est pris dans un sens libre chez quelques vieux écrivains. On lit dans le *Mystère de la Passion* un passage où l'auteur, s'adressant aux dames, leur dit :

Mais qu'on vous serrast près de l'aisne.
Deux ou trois picotins d'aveine,
Pour repaistre votre *grobis,*
Bien, bien, *proficiat vobis.*

(35) Page 101. — *Je sçay housser la cheminée :* Ceci peut s'entendre dans un sens figuré; on le comprendra de reste. On connaît la *Farce fort joyeuse dung ramoneur de cheminées,* insérée au tome II, de l'*Ancien théâtre françois,* récemment publié à Paris. Il existe une comédie des *Ramoneurs,* qui est fort libre et qui fut représentée en 1620, à l'Hôtel de Bourgogne (Voir l'*Histoire du théâtre françois,* par les frères Parfaict, tome IV, p. 335). Il s'en est trouvé dans l'immense bibliothèque dramatique de M. de Soleinne une copie manuscrite, adjugée à 50 fr. 50 c. (n° 1016). *Un Sermon joyeulx d'un ramoneur de cheminées,* se trouve au tome Ier du *Recueil de poésies françoises des XVe et XVIe siècles,* publié par M. Anatole de Montaiglon.

(36) Page 103. — *Témoin en est maistre Gonin :* Le nom de *Maistre Gonin,* plus ou moins modifié suivant les pays, appartient à une nombreuse famille de bouffons français et italiens; ce personnage figure dans le *Ballet des Quolibets* composé par le sieur de Sigongnes, et dansé au Louvre et à la maison de ville par Monseigneur frère du roi, le 4 janvier 1627. Brantôme nous apprend qu'à la cour de François Ier, il y avait un maître Gonin qui faisait des plaisanteries souvent fort peu décentes (*Dames galantes,* discours 2).

Il existe une *Histoire des tours de maître Gonin,* par l'abbé Bordelon, 1713, 2 vol. in-12; malheureusement ce livre, sorti de la plume d'un auteur ennuyeux et médiocre, ne tient pas ce que le titre semble promettre. La Fontaine a dit dans son conte de l'*Ermite* : « Gardez le froc, c'est un maître Gonin. »

Ajoutons que M. Ed. Fournier a inséré dans le tome V des *Variétés historiques et littéraires* (Paris, 1856), un opuscule daté de 1615, et intitulé : *Vraye pronostication de maître Gonin, pour les mal-mariez, plates-bourses et morfondus,* ce qui lui a fourni l'occasion de donner (p. 209) quelques détails sur ces farceurs; il en avait déjà parlé dans le même recueil (tome III, p. 53).

FIN DES NOTES

TABLE

DES MATIÈRES

Pages

Introduction V

LA NAVIGATION DU COMPAIGNON A LA BOUTEILLE 1

Le Compagnon à la bouteille 3

Prologue à l'auteur 5

Epistre au lecteur 7

Les Esmerveillables navigations et grands voyages du vaillant Bringuenarille.

Comme Bringuenarille fit crier à son de trompe, afin d'amasser gens pour venir à son service. 9

Comme Bringuenarille envoya en la Basse-Bretaigne, pour avoir un truchement qui sçeust parler tous langages 12

Comme Bringuenarille estant sur la mer apperçeut un navire aussi grand ou plus que la ville de Paris 15

Comme les poulles et poussins croissoient au ventre de Gallimafue 20

Comme Gallimafue fut assailly des Portugalois, et comment il avalla leur navire à belles dents. 21

Pages

Comment les coqs, chapons et poulailles chantoient dedans le ventre de Gallimafue 22

Comme Gallimafue rencontra un moulin à vent, lequel il avalla tout entier avec le meusnier et son chien 23

D'un pays où la terre est si fertile qu'elle produit par chacun an plus de mille moulins . 25

De la mer des Farouches, où les gens sont velus comme rats 27

De la subtilité des Farouches; comme ils se plongent dedans l'eau quand l'on tire de l'artillerie, et comme ils sont difficiles à prendre. 28

Comme en une isle y a des gens que l'on nomme Andouilles, de douze pieds de long. 30

Comme Bringuenarille commanda que l'on recueilliست les dites Andouilles qui avoient esté coupées, pour mettre en son navire pour nourrir ses gens 32

Comme Bringuenarille fit faire la monstre à ses gens pour sçavoir s'il en avoit beaucoup perdu, et comme il arriva au pays des Lanternes 33

Comme, après qu'ils eurent soupé et fait grande chère, la royne commanda lever les tables, et comme la royne dansa une basse danse à quatre parties 37

Comment on dansa un bransle auquel une des demoiselles de la royne fit un saut merveilleux dont elle demeura pendue au haut de la salle 38

Pages

Comme Bringuenarille fit renverser les Warlouphes, comme l'on fait un broquedin ou les chausses de femmes 42

Comme Bringuenarille navigua tant qu'il trouva une montagne de beurre frais, et auprès d'icelle un fleuve de lait, portant basteau . . . 45

Comme Bringuenarille arrive au pays plat, qui n'est pas labouré, mais fort fertile; là où croissent les pastés chauds, et d'une nuée dont tombent les allouettes toutes rosties . . 49

D'une isle où croissent les corbeaux et les chèvres verdes, et de quelle sorte les gentilshommes du pays font des manteaux pour se couvrir quand il pleut, et comment enfin les dites chèvres deviennent femmes 51

De l'isle des papillons et de la manière dont les gens du pays font les maisons 53

Comme Bringuenarille voulut visiter plus amplement les dites isles 55

De l'isle où croissent les fromages de toutes sortes 57

De l'isle où croissent les espées, poignards et cousteaux grands et petits de toutes sortes . 58

Des trois isles où croissent les Mitaines, les Moufles, les Bottines; les noms des capitaines des dictes isles 59

Des isles Fortunées et heureuses, là où croissent les laictues et choux, et autres herbes grandes à merveille. Puis, il y a des arbres où croissent les doubles ducats, nobles à la

Pages

rose, escus au soleil et autres pièces d'or monnoyé 62

Des isles où il n'y a point de femmes, et comme, quand les habitans du pays sont trop vieils et ennuyés de vivre, on les boutte dedans un grand tonneau de malvoisie douce comme sucre, et là meurent doucement, et comme après l'on en refait d'autres jeunes gens . . . 65

D'une petite isle ronde, toute close et environnée de fours chauds qui sont pleins de pastés de diverses sortes, comme de chapon, de venaison, de pigeons et de toutes sortes de viandes 69

D'une isle où les habitans, tant hommes que femmes, sont fort blancs et de beau teint . . 73

Bringuenarille, après qu'il a longuement voyagé, il fait icy une déclaration de la force des vents. 75

Comme Bringuenarille de sa langue couvre toute une armée 78

Comme Falourdin fut fait chastelain de Salmigondi, en Dipsode, et comment il mangeoit son bled en herbe 83

Comme le vaillant Bringuenarille fut au delà les nues où sont les grands géans 88

MAISTRE HAMBRELIN, SERVITEUR DE MAISTRE ALIBORUM, COUSIN GERMAIN DE PACOLLET . 91

Notes 105

FIN DE LA TABLE

63144907

BRINGUENARILLE

(33)

LA NAVIGATION

DU COMPAIGNON

A LA BOUTEILLE

—

1538

Zak. 75 A. 3

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

Réimpressions à petit nombre d'ouvrages français anciens

EN VENTE :

Philandre, poème pastoral, de Fr. de MAYNARD ; précédé de la Vie inédite de Maynard, par G. COLLETET, et d'une Notice bibliographique, par Prosper BLANCHEMAIN, de la Société des Bibliophiles françois. . . . . 12 fr.

Rabelais ressuscité, récitant les faits admirables du très-valeureux Grangosier, roy de Placevuide. Réimprimé sur l'édition de Paris, Du Breuil, 1614. Notes de PHILOMNESTE junior. 8 fr.

Les Portraits des plus belles dames de la ville de Montpellier, par de ROSSET, Paris, 1660. Notice de PHILOMNESTE junior. . . . . 6 fr.

La Bataille Fantastique des grands roys Rodilardus et Croacus, plaisante invention d'Homère. Traduction du latin d'Elisius CALENTIUS (Voir le *Manuel*, I, 1473), attribuée à Rabelais. Notice bibliographique, par M. P. L. 10 fr.

Le Voyage du puys Saint-Patrix, auquel lieu on voit les peines de purgatoire, et aussi les joyes de paradis. Lyon, 1506. Notice historique et bibliographique, par PHILOMNESTE junior. (Voir le *Manuel*, V, 1377). . . . . 6 fr.

La Friquassée crotestillonnée des antiques et modernes chansons. Rouen, Le Cousturier, 1604. Réimpression avec Notice de PHILOMNESTE junior et de Epiphane SIDREDOULX. . 7 fr.

La Navigation du compaignon à la bouteille, avec le Discours de maistre Hambrelin. 1538 (V. le *Manuel*, IV, 106[illegible]). Notice de PHILOMNESTE junior. . . . 10 fr.

SOUS PRESSE :

Les Plaisantes idées du sieur Mistanguet, docteur à la moderne, parent de Bruscambille. (Voir le *Manuel*, I, 1302).

Les Fortunes et adversitez de feu noble homme Jehan Regnier. (Voir le *Manuel*, IV. 1187)

Les Faictz merveilleux de Virgille. . . . Nouvellement imprimés à Paris, par Guillaume Nyverd (Voir le *Manuel*, II, 1166). Avec une Introduction de PHILOMNESTE junior.

Le Carabinage et Matoiserie soldatesque. Paris, 1616 (Voir le *Manuel*, II, 830). Notice de PHILOMNESTE junior.

Anciens ballets et mascarades de cour, de Henri IV à Louis XIV (1589-1661), avec Notes et Notice de M. Paul LACROIX, conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal.